N°s 55-56 Juillet-Décembre 1938

REVUE
DE
LINGUISTIQUE ROMANE

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

Razze latine non esistono ; ..... esiste *la latinità*.

TOME XIV



ABONNEMENTS ET VENTE

PARIS (VIe)
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON

1938

SOMMAIRE

Les prochains numéros contiendront :

A. ALONSO, Crónica de los estudios de Filología española (1914-1924) (*Conclusión*). — C. BATTISTI, Rassegna critica degli studi dialettali sul friulano. — V. BERTOLDI, Correnti di cultura e aree lessicali. — O. BLOCH, La norme dans les patois. — G. BOTTIGLIONI, Studi Corsi. — CH. BRUNEAU, Linguistique française (1937). — F. BRUNOT, Anciens essais de délimitation des langues en France. — A. EWERT, Les études d'anglo-normand (chronique rétrospective). — A. GRIERA, Les problèmes linguistiques du domaine catalan. — A. W. DE GROOT, Le latin vulgaire (chronique bibliographique). — CH. GUERLIN DE GUER, Le dialecte et les patois normands. — ID., Dialectes et patois du Nord de la France. — E. HOEPFFNER, L'état actuel des études sur l'ancien provençal littéraire. — K. JABERG, Spreu, Staub und Pulver in den romanischen Sprachen. — J. JUD, Problèmes de géographie linguistique romane : 4) *clou* ; 5) *flairer*. — N. MACCARRONE, L'evoluzione fonetica nei dialetti dell'Alta Val di Magra. — ID., Studi di dialettologia italiana. — R. MENÉNDEZ PIDAL, Origen del español antes de 1050. — P. PORTEAU, L'esthétique de la rime chez les sonnettistes français du XVIe siècle. — A. SCHIAFFINI, Alle origini della lingua letteraria italiana. — A. STEIGER, La influencia del árabe en las lenguas románicas (crónica retrospectiva). — A. TERRACHER, Quelques aspects de la francisation des mots latins aux IXe-XIe siècles, à propos de IMPERIUM > *empire*. — ID., Questions d'histoire phonétique du français : 1) -SCO > *-sc* ; 2) le passage de *ḷ* à *i̦* ; 3) nasalisation et dénasalisation. — B. TERRACINI, I problemi della dialettologia pedemontana.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

La Société de Linguistique Romane publie chaque année une *Revue*, formant un volume d'environ 350 pages (avec cartes), et s'emploie à l'établissement d'une *Bibliographie* critique.

Les **manuscrits d'articles** destinés à la *Revue* doivent être **dactylographiés** et adressés soit à M. A. TERRACHER, Recteur de l'Université, 9, Quai Kléber, Strasbourg (Bas-Rhin), soit à M. A. DURAFFOUR, Professeur à la Faculté des Lettres, 9, Place des Alpes, Grenoble (Isère).

Les **ADHÉSIONS A LA SOCIÉTÉ** sont reçues par M. CH. BRUNEAU, Professeur à la Sorbonne, 3, rue Marié-Davy, Paris, XIVe.

Les **Membres de la Société** en reçoivent les publications contre versement d'une cotisation annuelle de 75 fr. dont le montant doit être adressé *avant le 1er avril* de chaque année à la

« **SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE**, 25, rue de Tournon, Paris, VIe » (par mandat-poste, chèque, ou versement au compte de *chèques postaux*, no 2181.04, Paris).

Les **personnes et établissements ne faisant pas partie de la Société** peuvent s'en procurer toutes les publications (y compris les tomes I à XI de la *Revue*, parus à la Librairie ancienne Honoré Champion) en s'adressant à la Librairie E. Droz, 25, rue de Tournon, Paris, VIe.

REMARQUES SUR LA GENÈSE D'ADJECTIFS EN FONCTION D'ADVERBES [1]

Les solutions qu'on a données au problème de la genèse des adjectifs en fonction d'adverbes (types : *parler haut*, *couper court*, *vivre monotone* [2]) se groupent surtout autour de deux notions gram-

1. ABRÉVIATIONS

Apol = *Libro de Apolonio*. Ed. C. C. Marden, Baltimore, Paris 1917.
Arroz = V. Blasco Ibañez, *Arroz y Tartana*, Valencia 1919.
Cal = *Calila e Dimna*. Ed. P. de Gayangos ; Biblioteca de Autores Españoles. Escritores en prosa anteriores al siglo xv. Madrid 1860.
C Ger Lara = *Crónica General de Alfonso X*. Dans : Menéndez Pidal, *La Leyenda de los Infantes de Lara*.
Çid = *Poema de Mio Cid*. Ed. Menéndez Pidal, Clásicos Castellanos 24, Madrid 1931.
Corbacho = Libro del Arcipreste de Talavera llamado *Reprobación del Amor Mundano o Corbacho*. Ed. Rogerio Sánchez. Biblioteca Clásica CCLVIII, Madrid.
Curand = R. Pérez de Ayala, *El curandero de su honra* (Segunda parte de Tigre Juan). Madrid 1930,
F Gonz = *Poema de Fernan Gonçalez*. Ed. C. C. Marden, Baltimore 1904.
Gatos = *El libro de los Gatos*. Ed. G. T. Northup, Modern Philology V, 1908, 477.
Lib Am = Juan Ruiz Arcipreste de Hita, *Libro de Buen Amor*. Ed. Cejador y Frauca, Clásicos Castellanos, 1913.
Paz = Miguél de Unamuno, *Paz en la Guerra*.
SDom = Santo Domingo de Silos. Ed. Janer, Biblioteca de Autores Españoles, 57.
Tigre = R. Pérez de Ayala, *Tigre Juan*. Madrid 1928.

2. Ce dernier exemple a été relevé par MM. G. et R. Le Bidois : *Syntaxe du français moderne, ses fondements historiques et psychologiques* ; Tome II, 1938, § 1675.

maticales : celle de l'adverbe (C. M. Robert [1]) et celle de l'objet interne (Meyer-Lübke, Heise, Spitzer, MM. Le Bidois [2]).

C. M. Robert voit dans ces formes de simples survivances des adverbes latins en *-e* [3]. On attribue à son opinion peu de valeur : un coup d'œil sur les langues romanes autres que le français nous apprend en effet que ce n'étaient pas les adverbes en *-e* qui étaient à la base des adjectifs-adverbes, mais les formes en *-o* ; cp. ital. *sudar freddo*, esp. *sonreir hermoso*, *saber cierto*. Il me semble pourtant qu'on ne devrait pas écarter la théorie de Robert trop légèrement. Nous savons, il est vrai, que très peu d'adverbes en *-e* ont survécu dans les langues romanes [4] ; mais il est toujours possible que, à l'époque ancienne et dans le langage populaire, ces adverbes aient été remplacés par des formes en *-o*. Si cela est vrai, le fond de la théorie de Robert, à savoir que les adjectifs-adverbes modernes étaient à l'origine de véritables adverbes, et non pas des régimes internes, pourrait toujours se défendre ; il ne faudrait que substituer aux adverbes en *-e* des formes en *-o*.

Il y a même, dans une autre langue, un parallèle intéressant qui confirmerait l'opinion de Robert. Nous savons qu'en anglais des adverbes comme *hard*, *loud* dans *to work hard*, *to speak loud*, etc., qui ne se distinguent plus aujourd'hui des adjectifs, remontent à d'anciens adverbes : angl. moy. *harde*, *loude* [5].

Mais, comme nous allons voir, ce qui s'est passé, ce n'est pas que les adverbes en *-e* ont rejoint, sous l'influence de l'analogie, les adverbes en *-o* ; ce n'est pas un changement formel laissant intact l'adverbe comme catégorie fonctionnelle qui explique la disparition

1. C.-M. Robert, *Questions de grammaire et de langue française*, Amsterdam, s. d., 109-124.

2. W. Meyer-Lübke, *Grammatik der Romanischen Sprachen*, III, 360.
W. Heise, *Zur historischen Syntax des adverbial gebrauchten Adjektivs im Französischen*. *Roman. Forschungen* (1912), 873-1038.
K. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, V, 1925, § 109.
L. Spitzer, dans *Zeitschrift f. roman. Phil.* 45, 1925, 285-286 ; et dans *Le Français moderne*, oct. 1939, 330. G. et R. Le Bidois, *Syntaxe du Français moderne*, II, § 1675.

3. N'ayant pu me procurer le livre de Robert, je cite d'après le résumé donné par Heise (p. 874).

4. W. Meyer-Lübke, *Gram. der roman. Spr.*, II, § 619.

5. M. Deutschbein, *System der neuenglischen Syntax*, Leipzig, 1931, § 105.

des adverbes en *-e* (comme du reste de ceux en *-iter*[1]) ; mais c'est plutôt le fait fondamental que l'adverbe comme catégorie fonctionnelle avait peu de vitalité en latin vulgaire. Les adverbes romans, non pas seulement ceux en *-mente*, sont en grande partie des créations nouvelles. Et c'est cela qui peut invalider la thèse de Robert. Il reste toutefois dans son explication un fond de vérité : c'est qu'une grande partie des formes au neutre n'étaient pas, à l'origine, des régimes internes, mais bien des adverbes nouvellement créés.

L'opinion la plus répandue aujourd'hui, opinion qui peut être qualifiée de *communis opinio*, est celle qui regarde les adjectifs-adverbes comme régimes, surtout comme régimes internes[2].

Cette théorie, qui a gagné tant de faveur, mérite de retenir notre attention, parce qu'elle est compatible avec la supposition selon laquelle la catégorie adverbiale en latin aurait perdu de sa vitalité, et elle semble offrir une solution raisonnable au problème des adverbes neutres qu'on trouve en roman.

Le concept de régime interne — comme du reste la plupart de nos termes grammaticaux — est né dans un esprit logicien. Il peut servir pour classer certains phénomènes, mais il n'offre pas toujours une explication génétique.

Pour expliquer ce fait curieux qu'un adjectif se rencontre dans la fonction d'un objet interne, on a eu recours à trois hypothèses différentes.

1) On constatait que ces adjectifs-adverbes avaient la même valeur sémantique qu'un objet interne combiné avec cet adjectif : *vivre monotone* = *vivre une vie monotone*. L'adjectif qualifiait donc un nom de la soi-disant « figure étymologique » qui n'était pas exprimé. De là on concluait à un état de langue où le nom avait réellement existé et on le trouvait dans la *Ursprache*. L'état moderne n'est, en dernière analyse, qu'une survivance d'ellipses indo-européennes (Heise).

2) Une autre théorie n'a pas eu recours à l'ellipse. Elle généralise

1. Les adverbes en *-nter* et *-iter* n'étaient pas du tout rares en latin vulgaire. Cp. E. Löfstedt, *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae. Untersuchungen zur Geschichte der lateinischen Sprache*, Uppsala-Leipzig, 1911, 276-279.

2. Outre dans les manuels de philologie romane, elle se trouve dans Deutschbein, *Syst. der neuengl. Syntax*, § 105, et dans A. C. Juret, *Système de la Syntaxe latine*[2], Paris, 1726, 171.

le cas de **parabolare latinum* (*parler français*) où l'adjectif est devenu un substantif neutre et implique pour ainsi dire le nom de la figure étymologique : *latinum* = *lingua latina*. On interprète *magnum clamare* comme voulant dire « crier quelque chose de grand » (Spitzer, *Zeits. f. roman. Phil.* *45* (1925), 286 [1] ; *Le Français mod. VII* (1936), 330) ; c'est-à-dire, l'objet interne est constitué dans ce cas par l'idée d'un substantif vague et neutre (*quelque chose*) qui forme un tout avec l'adjectif.

A la première hypothèse on peut répondre ceci : si, comme les différents genres des adjectifs en question semblent l'indiquer [1], s'il y a eu des cas d'ellipse dans la *Ursprache,* le fait n'explique guère l'état latin qui ne connaît que des formes neutres, ce qui ne peut pas être mis exclusivement sur le compte de l'analogie. Le latin, probablement, ne sentait pas une ellipse dans ces formes.

Quant à l'interprétation de *clamare magnum* « crier quelque chose de grand », elle est artificielle. En effet, ce qu'on crie n'est pas grand, mais c'est l'action de crier qui est intense. La difficulté sera peut-être encore mieux sentie, si l'on essaie d'analyser *dulce ridere* de la même façon. Du reste on ne peut pas réduire *magnum* et **parabolare latinum* à un dénominateur commun, parce que *latinum* signifie bien *lingua latina* (et contient donc l'objet de la figure étymologique) ; mais *magnum* ne signifie pas *clamor magnus,* mais *quelque chose de grand.* Cette hypothèse a du moins l'avantage d'admettre la création indépendante et nous dispense de remonter à l'indo-européen.

3) On a proposé une troisième solution à notre problème, solution qui se rapproche beaucoup de l'hypothèse d'après laquelle, dans nos tours, il y aurait ellipse d'un nom du même contenu sémantique que le verbe : *vivre monotone* ← *vivre* (*une vie*) *monotone.* Seulement, ici, le nom n'a pas disparu, mais sert de base à une transposition : *geler blanc* a été formé d'après *la gelée blanche* (Nyrop, V, § 110) ; *vivre monotone* est la transposition sur le plan verbal du

1. « Wie nun die vergleichende indogermanische Syntax zeigt, ist eine derartige verküzte Redeweise ein dem Indo-germanischen von den ältesten uns bekannten Zeiten an ein eigentümlicher Sprachgebrauch, der besonders im Altindischen und Avestischen recht deutlich seinem Wesen und Ursprung nach erkannt werden kann, da hier an den Adjektiven zum Teil noch die Genera der sprachlich nicht ausgedrückten, aber dem Sinne nach zu ergänzenden Substantiva formell zum Ausdruck kommen. » Heise 875-876.

tour nominal *une vie monotone* (G. et R. Le Bidois, *Syntaxe*, II, § 1675).

Selon cette hypothèse, il n'est pas nécessaire d'établir une tradition directe entre les formes latines et les formes romanes. De telles transpositions peuvent se faire indépendamment. — Nous critiquerons plus tard l'utilité de cette thèse.

Tout ne se laisse pas réduire à une des hypothèses mentionnées. Nyrop (V, § 110) avait déjà observé que dans *voir rouge* l'adjectif correspond plutôt à un régime externe qu'à un régime interne, et nous verrons que les sources des adjectifs-adverbes sont plus diverses encore.

Avant d'aborder le problème de l'origine psychologique de nos formes, nous voudrions discuter une autre question, qui n'est pas sans intérêt pour l'historien de la langue : c'est celle de savoir dans quelle mesure on peut s'attendre à ce que les formes romanes procèdent d'un fonds commun latin ?

Comme nous l'apprenons de Schmalz-Hofmann, la majorité des adjectifs neutres latins en fonction adverbiale sont des grécismes [1], et M. Löfstedt vient de nous démontrer que même les quelques exemples que Schmalz-Hofmann avait regardés comme originairement latins se révèlent comme des imitations du grec (*aeternum latrans ; perpetuum*, *Culex*, 38, *longum*, Horace, *extremum*, *supremum*, Virgile, *dulce ridere*, Catulle, Horace, *grave canere*, *turpe incedere*, *dirum*, *flebile*, *blandum*, Catulle) (Löfstedt, *Syntactica* II, 418-420). Il semble bien qu'un nombre très restreint d'adjectifs-adverbes est réellement latin. A part l'expression de quantité : *multum* (*multum amare*, *caedere*, *sapere*, *salvere*), Plaute ne connaît que *magnum clamare* (*Mil.* 822), *exclamabat de repente maxumum* (*Most.* 488), *quod tibi sempiternum salutare sit* (*Aul.* 147) (Löfstedt, *ibid.*), et on trouve d'autres exemples, toujours peu nombreux, ici et là. M. Löfstedt remarque : « ...im übrigen hielt sich, wie es scheint, der volkstümliche Gebrauch in sehr engen Grenzen. »

Cela fait déjà supposer que le latin n'a pas dû être pour beaucoup dans la création des formes romanes. Ajoutons à cela, que, excepté les expressions de quantité (accusativus mensurae), pas un seul

1. Stolz, Schmalz, Leumann, Hofmann, *Lateinische Grammatik* ; Handbuch der Altertumswissenschaft, begr. von Ivan Müller, neu herausg. von W. Otto, II, 2, München, 1928, 380-381.

exemple roman cité dans nos manuels ne semble remonter directement, étymologiquement, à une expression latine connue. Il est vrai que *parler haut* représente le même type que *magnum clamare*, tout comme le *sonreir hermoso* du *Cantar de mio Çid* (873, 923) ne se distingue guère de *dulce ridere*; mais un **clamer grand* n'a pas été relevé dans nos textes, et il n'est guère probable qu'une savante imitation du grec γελαίσας ἱμερόεν (Sappho) soit responsable du tour *sonreir hermoso*.

D'autres considérations viennent renforcer l'impression que les formes romanes se sont créées indépendamment.

Déjà un coup d'œil sur le matériel de Heise montre que certaines formes ont toujours existé pendant que d'autres sont de date récente. Ainsi nous trouvons *clair*, adverbe, déjà dans la *Chanson de Roland*, pendant que *voir rouge* n'est connu que depuis le siècle dernier ; *parler halt* figure déjà dans *Eneas* pendant que *parler correct* est une expression employée aux XVIe et XVIIe siècles ; l'adjectif-adverbe *faux* ne semble guère avoir existé dans l'ancienne langue, etc. [1]. — Tout cela fait supposer que de nouvelles formes ont été constamment recréées et naissent indépendamment.

Même des types aussi répandus que *fort*, qui existe dans toutes les langues romanes (esp. *fuerte*, ital. *forte*, roum. *foarte*), ou *alto* dans *parler haut*, *parlare alto*, *hablar alto* ne semblent pas provenir d'une source commune.

En ce qui concerne le premier, on peut être surpris que le *Poema de mio Çid* ne connaisse que l'adverbe *fuertemientre* qui s'y trouve cinq fois (1 *fuertemientre llorando ;* 757 *fuerte mientre lidiando ;* 1623 *en mis heredades fuerte mientre es metido* ; 2212 *fuertemientre adobados* ; 2839 *dixoles fuertemientre*). D'autre part le *Çid* est un texte conservateur : l'ancien adverbe *firme*, de **firmi* pour *firme* (Cornu, *Romania XIII*, *289*), se trouve quatre fois (557 *firme prende las posadas* ; 663 *firme gelo vedada* ; 1162 *tierra de Moros firme la quebranta* ; 1275 *firme gelo rogad*) et ne se trouve remplacé par *firme mientre* que trois fois (906, 1121, 2201). L'adverbe *firme* est tout à fait archaïque ; il disparaît bientôt de la langue [2] ; donc, si *fuerte* était ancien, on s'attendrait à le trouver également dans le

1. Heise 884 (*clair*), 929 (*rouge*), 893 (*halt*), 885 (*correct*), 888 (*faux*).

2. *firme* adverbe ne se trouve qu'une seule fois dans Lib Am 1483, c : *Cumple otear firme*.

Çid, ce qui n'est pas le cas. Pendant que l'adverbe *firme* se meurt, l'adverbe *fuerte* va naître. Il se trouve trois fois dans le *Poema de Fernan Gonçalez* (32, b ; 395, d ; 555, c) et plus tard un peu partout (*Apol* 480, d, *fuerte era desterrado* ; *Cal* 22, a, III *bramó el buey muy fuerte* ; ibid. b, I [*el atambor*] *sonó muy fuerte*).

Un autre type très répandu est *alto* combiné avec **parabolare* (ital. *parlare alto*, esp. *hablar alto*, fr. *parler haut*). Mais ici encore il paraît douteux que ce type ait déjà été préroman. Il n'existe pas en roumain et ne paraît pas avoir existé dans le plus ancien espagnol où on préfère des périphrases dont la plus usuelle était *a altas voces* (*Dixo a altas bozes*, *Apol* 191, c) [1]. Le premier exemple de *alto* tout court que je connaisse se trouve dans *Lib Am 894, c : començo... muy alto á rebusnar*. Plus tard, dans le *Corbacho*, nous trouvons *en altas voces decía* (245), mais ici l'expression s'oppose déjà à *pero bajo decía* (ibid.) ; cet usage est le prolongement du latin *alta voce* que nous trouvons signalé à plusieurs reprises par le THESAURUS (I 1776, 61-66) pendant qu'un *altum* « la haute voix » n'existe pas : *alto* n'est pas adverbe, mais nom dans Berceo (*Duelo* 192) : *Que non cantaban alto nin cantaban tuval* [2] ; la signification de *alto* n'est pas ici celle de *haut* dans *parler haut*, mais désigne la hauteur du timbre ; enfin *alto* dans le sens spatial : *subir muy alto* (*Gatos* V) peut s'expliquer comme analogique d'après *suso : asaz he comido e subome suso* (*Gatos* XIV) qui continue le latin *sursum*. (Cp. aussi *miró á suso sobre si*, *Cal.* 18, 2, III.)

Mais il ne suffit pas de constater que nos adjectifs-adverbes se sont probablement formés dans une large mesure indépendamment ; il faut aussi considérer l'autre face du problème et envisager la question : pourquoi les adverbes latins en *-e* et *-iter* ont-ils presque tous disparu ?

L'adverbe, dans le latin populaire, était une catégorie peu stable. M. Löfstedt en a signalé la raison dans son commentaire de *Peregr*. 10,9 *Quod cum dixisset, nos satis auidi optati sumus ire* : « das Adjectiv ist die ältere, persönliche und plastiche Ausdrucksweise und bleibt eben deswegen in der volkstümlichen sowie in der dichteri-

1. Le type *a halte voiz* semble avoir prédominé également dans l'ancien français. Cp. Barth, *Beiträge zur französischen Lexikographie*, *Zeitschr. f. franz. Spr. u. Litt.*, LII, 1929, 287.

2. Cité par Cejador y Frauca dans son édition du *Libro de Buen Amor* de l'Arcipreste de Hita, Clásicos Castellanos, 17, Madrid, 1913, 218.

schen Sprache beliebt, deren Tendenzen hier wie in so vielen anderen Fällen zusammentreffen ; die jüngere und abstraktere Konstruktionsweise gehört dagegen naturgemäss der klassischen Normalprosa an » (213/14).

Une des raisons qui explique la faiblesse de la catégorie de l'adverbe est donc la même qui nous permet de comprendre la disparition du futur synthétique, temps peu réel. La langue populaire n'aime pas l'expression abstraite.

Dans le cas du futur, elle le remplace dans une large mesure par le présent ; dans le cas de l'adverbe, elle préfère la construction personnelle. Et ce n'est que plus tard qu'on se crée de nouvelles formes périphrastiques, à l'aide de types expressifs à l'origine : *cantare habeo* (pour le futur) et *dulci mente* (pour l'adverbe).

L'espagnol a conservé et même peut-être étendu cette tendance qui fait préférer l'expression personnelle et plastique à l'expression abstraite : *No me conoces — afirmió Herminia, mirándole desdeñosa* (*Curand* 106) — *Su propio pasado, que Tigre Juan suponía abolido, se restauraba íntegro* (*Tigre*). — *las tortugas, que colgantes de un garfio patalean furiosas en el palacio, estirando fuera de la concha su cabeza de serpiente* (*Arroz* 32). — *Pensaba en su pobre hijo de continuo, mas con un pensamiento tan lento, ten lento, que parecía inmóvil, en divagación difuminada y en vaga visión que penetraba sutil en sus pensamientos todos* (*Paz* 277/78). — *Ni veo muy claras las razones por las que no me decido* (Jarnés 100). — *¿ Para qué aquellos trajes que tan caros costaban ?* (*Arroz* 117).

Nous pouvons donc supposer que ces constructions personnelles ont rendu superflus certains tours adverbiaux. Mais cela ne suffit pas pour expliquer la disparition presque complète des adverbes en latin populaire. D'autres circonstances doivent y avoir coopéré.

C'est l'observation de l'usage moderne qui nous donnera des critères pour juger d'une question si délicate. Peut-être pourrons-nous surprendre quelques processus linguistiques *in statu nascendi* dont l'étude répandra un peu de jour sur l'obscurité du passé.

J'ai entendu, à plusieurs reprises, dans la cour d'une école espagnole, les garçons qui voulaient encourager un de leurs camarades luttant avec un autre pousser des cris tels que :

¡ Fuerte ! ¡ Pepe ! ¡ Dale ! ¡ Fuerte !

Ne pourrions-nous pas formuler l'hypothèse que *fuerte* était une interjection indépendante avant de se lier avec des verbes tels que

dar ou *pegar* (*dar fuerte*, *pegar fuerte*) ? Dans ce cas nous verrions dans la phrase de Molière (*G. Dandin II, 11*) *Fort ! Madame, frappez comme il faut* (Littré, s. v. *fort*) un type génétiquement plus ancien que le tour *frapper fort*.

Cette hypothèse va être confirmée par la reconstruction de la genèse du verbe *faire vite* dans le sens de « se dépêcher ». L'expression *faire vite*, avec *faire* neutre, appartient au style familier. Maintenant nous trouvons dans le même milieu stylistique l'expression *faites ! Monsieur*, où *faire* est également neutre. Cela fait supposer que *faire vite* est le résultat d'une agglutination de deux phrases exclamatives indépendantes : *faites !* et *vite !* De *faites !* (*Mais*) *vite !* on a passé à *faites vite*, et de là à *faire vite*, expression qui est en voie d'évincer le verbe *se dépêcher* ; mais, si je ne me trompe, *faire vite* n'en est pas encore arrivé à remplacer complètement *se dépêcher*. On l'emploie surtout dans les commandements et dans des situations qui anticipent un commandement. On dit *fais vite !*, *il faut faire vite !*, *attends ! Je ferai vite !* etc., pendant qu'une phrase comme **il faisait vite pour arriver à temps chez son ami* ne serait guère correcte. Si cette observation est exacte, notre hypothèse qui dérive *faire vite* d'un impératif (*faites !*) combiné avec un adverbe serait confirmée.

Un troisième exemple, enfin, n'admet pas de doute. Nous lisons dans *Readers Digest* (juillet 1939) le passage suivant :

« A Los Angeles physician calls upon me to deplore a recent action by a western legislature. It seems that although most of the solons involved are college graduates... they have just ordered ten thousend roadside signs bearing the legend : « *Drive slow* ». Seemingly I am expected, on hearing this, to recoil as from shock or a least to manifest my cultural superiority by a titter of condescending amusement. Now either response is well within my range as an emotional acter, but in this instance I can oblige with neither. « *Drive slow !* » I would object to that only on the score that it is a trifle verbose. Wy not omit the word « *drive* » ? etc. »

M. A. Woolcott, l'auteur de ces lignes, a parfaitement raison : *Slow !* est l'interjection qui, pendant des années et des années, a suffi à elle seule à avertir les conducteurs de véhicules à Londres et, probablement, dans les villes des États-Unis également, d'avoir à ralentir.

En tout cas, ce qui nous intéresse ici, l'agglutination de la phrase

exclamative *slow!* avec le verbe *to drive* est l'œuvre de certains magistrats américains de l'année 1939 ! Le type *to drive slow* vivra-t-il assez pour évincer *to drive slowly ?*

Nous pouvons peut-être poser comme principe d'explication que du moins certains groupes formés d'un verbe et d'un adjectif en fonction d'adverbe sont sortis de l'agglutination de deux phrases indépendantes.

Mais encore faut-il savoir dans quelle mesure l'emploi comme interjection explique la forme « neutre » de l'adjectif-adverbe ou l'absence d'un morphème adverbial.

L'histoire de *vite* est particulièrement intéressante à cet égard.

On n'a pas encore expliqué, que je sache, d'une manière satisfaisante, la question de savoir pourquoi a. fr. *viste* a remplacé son concurrent *isnel.* Je suis enclin à attribuer la supériorité de *viste* au fait que la syllabe tonique contient un *i* et que le mot, même à l'époque où l'*e* final était encore prononcé, était plus court que *isnel* avec ses deux syllabes lourdes.

L'*i*, appelé par Wundt « ein schwacher Vokal » [1], symbolise ce qui est plus proche (all. *hier*, *dieser*), quelque chose de plus doux (ital. *zitto*, all. *kichern* vis-à-vis de *lachen*), ce qui est *fin* (ital., esp. *fino* ; all. *fein*, angl. *fine*, où la prononciation [*ai*] est secondaire), ce qui est aigu (all. *spitz* ; REW² 6545 s. v. *pits-*), surtout ce qui est *petit* (lat. *pisinnus*, *pitulus*, ital. *piccolo*, *piccino*, REW² s. v. *pit* ; all. *Wicht*, *winzig*, écossais *wee* ; cp. aussi les différentes terminaisons diminutives dans les langues romanes et germaniques), et puis ce qui prend peu de temps ; angl. *swift*, *quick*, russ. *chibko* ; all. familier *fix* qui remplace *schnell* ; ce cas, du reste, offre un parallèle exact avec la relation qui existe entre a. fr. *isnel* et *vite.* La victoire de *vite* sur *isnel* fait donc partie de ce large et intéressant chapitre *Wortkörper und Wortfunktion* [2].

Et le remplacement de l'adverbe *vistement* par *vite* dès le XVIIe siècle s'explique d'une manière analogue. Ici encore la forme phonématique du mot, son *Wortkörper*, jouait un rôle important : *vite*, forme plus courte, était plus apte que *vistement* à être employé comme interjection, chaque fois qu'on était pressé, chaque fois que les circonstances exigeaient une expression brève. Mais « brièveté » ne

1. W. Wundt, *Völkerpsychologie*, I, 1 (1921), 354.
2. W. Horn, *Sprachkörper und Sprachfunktion*², Leipzig, 1923.

veut pas seulement dire petit volume du mot, mais encore effort psychique réduit pour le choix du mot.

Il y a des situations d'urgence, où le sujet parlant qui est forcé d'émettre une idée d'une façon brève mais précise, choisit dans la langue le terme le plus usuel, associé avec cette idée, et le jette tel quel, c'est-à-dire sans le « construire », dans le discours. Et c'est cette technique primitive qui requiert un minimum d'effort psychique. En allemand ce sont surtout les noms qui sont employés ainsi. On dit *Achtung !*, *Vorsicht !*, *Feuer !* là où on emploierait des phrases verbales dans le discours normal : *Geben Sie acht ! Sehen Sie sich vor !*, *Es brennt !* [1]. Ce qui prouve que ces expressions ne sont pas elliptiques, ne sont pas des débris de phrases. En français la situation est différente : *attention !* peut être objet elliptique de *faites attention !*, et dans *au feu ! au* indique clairement que cette expression est une ellipse ! De même en anglais *quick !* peut être abréviation de *be quick !*; mais le français *vite !* doit être plutôt considéré comme les noms allemands cités plus haut.

Un *vistement !* serait un des éléments d'une construction. Le fait de construire est évité par l'emploi du terme simple *vite !* C'est en cela que consiste l'avantage pour l'expression rapide. Ce n'est pas un hasard si nous trouvons les équivalents de l'adverbe *vite* sans morphème adverbial dans a. fr. *isnel*, a. esp. *privado*, esp. mod. *ligero*, ital. *presto*. Ce n'est pas un hasard non plus si on emploie dans l'emphase *tout doux !*, alors qu'on dit *doucement !* quand on conserve tout son sang-froid.

Dans tous les cas où un mot non construit est employé comme interjection on peut parler d'une forme dégrammaticalisée. On peut citer l'ancien impératif indo-européen comme exemple classique d'une telle forme. Un parallèle moderne serait l'infinitif en même fonction : all. *arbeiten !*

L'emploi de formes dégrammaticalisées est particulièrement fréquent dans les chansons populaires : *gai, gai, entrez la belle. Dansez à nos gais accents. — Brave marin revient de guerre. Tout doux !*

Dans le langage militaire nous trouvons la forme *fixe !* qui s'explique comme *vite ! : A vos rangs, fixe !* (Malraux, *Espoir*, 201) ; l'ordre qu'on donne au timonnier : *plein la voile !* (Spitzer, *Fr. Mod. VII* (1939), 329) a la même origine, et il est à supposer que la

1. O. Behaghel, *Deutsche Syntax* III, Heidelberg 1928, § 1108.

phrase *il porte haut la tête* doit être expliquée également comme provenant d'un commandement : *haut la tête !*

Nous avons un cas très intéressant dans l'adverbe espagnol *paso* « lentement ». *...que mandedes al que me levare para él, que me lleve muy paso é que non lleve apriesa* (Cal, 25, b, l) ; *...entonce lleguó señera muy paso* (ibid.). *! paso !*, forme dégrammaticalisée, doit avoir signifié « au pas » avant de devenir adverbe. Un parallèle est offert par l'allemand *Schritt !* que nous trouvons sur les écriteaux dans les rues dans la même fonction que l'anglais *slow*, et de là on a formé l'expression *Schritt fahren* (à côté de *im Schritt fahren*, tout comme l'américain *drive slow* existe à côté de *drive slowly*), où *Schritt* peut être interprété comme « accusativus mensurae » en voie de devenir adverbe.

Je considère comme formes dégrammaticalisées les interjections adverbiales françaises combinées avec *tout : tout doux !*, *tout court !*, *tout net !*, *tout droit !* Tous ces adverbes se sont agglutinés à des verbes : *parler doux* (*parler haut*, *p. bas*), *couper court*, *trancher net*, *aller droit.* (Cp. ital. *sempre diritto !* et *andare diritto*, esp. *vamos directo a la estación.*)

Les adverbes espagnols *; ¡largo !*, *¡ quedo !*, *¡ quieto !* appartiennent à la même catégorie de formes dégrammaticalisées. Ils peuvent nous révéler l'origine de la forme dite neutre de nos adverbes. L'*-o* de la terminaison n'est en vérité ni neutre ni masculin. La forme en *-o* est tout simplement la forme normale du mot comme entité de la langue ; la forme en *-a* n'y existe pas à titre égal. Il n'y a pas une forme en *-a* comme il y a une forme en *-o*, mais le féminin n'est rien qu'un dérivé de la forme en *-o* ; témoin le traitement de l'adjectif au pluriel, quand il se rapporte à des noms masculins et féminins ; *el hermano y la hermana estaban juntos* ; témoin surtout l'emploi populaire des adjectifs en français populaire : *une femme jaloux*, *gras ; une robe neuf* (E. Richter, *Studie über das neueste Französisch 51*), *une femme chic* (H. Bauche, *Le langage populaire 94*).

Mais les formes interjectionnelles ne sont pas toujours dégrammaticalisées. Dans beaucoup de cas elles sont elliptiques ; et c'est ici que le genre neutre joue son rôle important.

Nous saisissons sur le vif la genèse de ces adverbes dans l'exemple suivant : *Je vous demande pardon, mais, vrai, c'est trop drôle. Baron ! Monsieur Poirier !* (Augier, cité par Ch. Bally, *Le Langage et la vie*, 1926, 29). Encore un pas et l'adjectif neutre *vrai* deviendra synonyme de l'adverbe *vraiment* ; on sait qu'en latin les choses se sont

passées ainsi avec *verum*. (Cp. aussi la construction pareille avec le nom *la verdad* en esp. : *Pues a mí no querían dejarme a la primera, pero la verdad, se iban todos* (*Paz* 132).

C'est l'emploi exclamatif qui rapproche *vrai* de *vraiment* : *mais, vrai ! c'est trop drôle* ; et il est à supposer que *bon*, dans *tenir bon*, a été, à l'origine, identique avec l'interjection *bon !*, tour elliptique de *c'est bon !* Kalepky semble vouloir exprimer la même idée, quand il interprète *il tient bon* par : er hält Stand : « Bravo ! (*C'est*) *bon !* » (Zeits. f. fr. Spr. u. Litt. 52, 1929, 110).

Dans le cas de *tenir bon*, l'attribut neutre ne détermine pas l'objet interne du verbe ; mais ce cas peut bien se présenter aussi. Les différentes étapes du processus de l'agglutination de l'interjection neutre « objet interne » avec son verbe peuvent s'observer dans les exemples suivantes : *çierto yo bien sé que aunque tal hombre entra e sale en tal casa, tal es ella sin falta, que aunque él quisiese, nunca ella consentía* (Corbacho 161) et *sabe bien él çierto que ello no es así* (ibid. 230) ; il n'y a donc pas de raison pour changer *sé* en *está*, comme le veut l'éditeur, dans la phrase suivante : *Empero sé cierto que el Rey, e el Papa, e el çapatero, todos pasan por aquel vado* (Corbacho 383). Donc, *Lo sé. Cierto* devient *Lo sé cierto* ; de même *Lo sé. Seguro* devient *Lo sé seguro*, etc.

La persévérance de la forme neutre dans une fonction nouvelle ne doit pas nous surprendre. Même là où le neutre, agglutiné au mot suivant, devient épithète d'un nom au féminin, sa forme peut subsister. Ne dit-on pas *une lettre franc de port* ? Cette forme curieuse s'explique tout naturellement par le fait qu'on employait la formule avec sujet neutre : *C'est franc de port* dans 99 cas sur 100.

En comparant *tenir bon* avec *saber cierto* on voit clairement qu'une analyse grammaticale qui « explique » la forme neutre de l'adjectif par la fonction syntaxique de l'objet interne fait fausse route. Cette fonction n'est que le résultat accidentel de la genèse par agglutination d'interjections neutres avec certains verbes, et comme nous pouvons ajouter, d'interjections adjectivales en général. C'est au fond le même processus linguistique qui donne pour résultat d'un côté des adjectifs en fonction d'adverbes tels que *faire vite*, *tenir bon*, et de l'autre des adjectifs en fonction d'objets internes tels que *saber cierto*, *frapper fort* (= *frapper un coup fort*) [1].

1. Le fait que presque tous ces adjectifs-adverbes sont monosyllabiques s'ac-

Le fait que beaucoup de ces adjectifs-adverbes ont été des interjections, soit des formes dégrammaticalisées, soit d'anciens attributs neutres, jette un jour intéressant sur le problème de la disparition partielle de la catégorie adverbiale en latin vulgaire.

L'adverbe relève de la syntaxe logique, de la phrase liée, tandis que l'interjection est un phénomène caractéristique de la syntaxe affective, du type des phrases coordonnées. Or, nous savons que c'est justement la syntaxe affective qui caractérise le parler du peuple et que la langue littéraire préfère les constructions logiques.

Ce n'est pas tout. Nous savons quel rôle important joue le démonstratif neutre dans la langue populaire. La même tendance à l'expression vague mais commode qui a propagé des mots comme *machin*, *truc*, *affaire*, *chose* favorise le sujet neutre *ça*. Les choses se seront passées de même en latin vulgaire. De là la possibilité de former de nombreuses interjections attributs neutres. Nous voyons donc que l'existence de l'adverbe était menacée justement par les mêmes tendances qui constituent les caractéristiques essentielles du parler populaire. Tout concourt donc à confirmer notre hypothèse.

Dans tous les exemples considérés jusqu'ici nos adverbes ont été de véritables adjectifs non substantivés. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. L'adjectif devient nom dans *dire vrai* équivalent à *dire la vérité*. En latin déjà nous trouvons *tantum est enim tacere verum, quantum et falsum dicere* (*Aulularia S. Querulus* I, 2, Löfstedt, *Kom. Peregr.* 43). De la même façon nous interpréterons esp. *decir derecho* : *Menazasme a tuerto, yo diciendo derecho* (SDom 145 b). Mais les choses ne sont pas toujours aussi claires. Si nous trouvons dans *El Libro de buen Amor* les vers suivants :

Quando cuyda el nesçio que dice bien derecho
E cuyda fazer serviçio é plaser con su fecho,
Dize mal é locura é faz pesar é despecho :
Callar á las vegadas face muy provecho. (1408.)

Il y a la possibilité de construire : *que dice bien : derecho* ou bien : *que dice : bien derecho*, c'est-à-dire que *derecho* pourra être considéré tantôt comme objet, tantôt comme adverbe, pendant que *mal* dans *dice mal é locura* est nettement nominal.

corde très bien avec notre théorie. C'est en effet leur brièveté qui rend ces adjectifs particulièrement aptes à fonctionner comme interjections emphatiques. Cp. aussi F. Brunot, *La Pensée et la Langue*[3], 603.

Tout comme à côté de *dire vrai* il existe *dire la vérité*, nous avons à côté de *parler français*, *parler le français*, et il sera intéressant de déterminer le caractère grammatical de *français* dans *parler français* et des tours parallèles *parlare italiano*, *hablar espagnol*, etc. Selon nos dictionnaires, *français* est considéré tantôt comme nom, tantôt comme adverbe [1]. — Il semble que de bonne heure les deux types latins *latine loqui* et *linguam latinam loqui* aient fait place au type **latinum loqui* (*parabolare*) ; Quintilien déjà dit *vertere in latinum* « traduire en latin » [2] ; ce **latinum parabolare* équivaut à *parler le latin* ; *latinum* était senti comme objet.

Mais en est-il resté ainsi ? En français moderne la différence entre *parler français* et *parler le français* est celle qui existe entre une locution figée et une construction libre. La différence entre les deux tours est comparable à celle qui existe entre *le casque en tête* et *le casque sur la tête*, entre *mettre en croix* et *mettre sur la croix*, etc. Ici les groupes libres indiquent une relation spatiale, pendant que les expressions figées expriment une façon de porter (*le casque en tête*) ou de faire (*mettre en croix*) [3]. De même *le français* dans *parler le français* est objet et *français* dans *parler français* indique une qualité, et de là entre dans la série des adverbes « régimes internes ».

M. Martinon (*Comment on parle en français VII*) dit avec un sentiment très fin de la langue : *Il est assez probable que jamais en France on n'a aussi mal parlé qu'aujourd'hui ; on parle le français, mais quant à parler français, c'est autre chose.*

Mais remarquons que le caractère adverbial de *français* dans *parler français* n'est pas dû à l'origine du mot, c'est au contraire plutôt un fait synchronique. *Français* a pu devenir adverbe dès le moment où à côté de la forme sans article existait une autre avec article.

Maintenant la voie était libre pour des formations analogiques telles que *danser français*, *boire français* « danser, boire à la française ».

1. *français* dans *parler français* est considéré comme adverbe par le *Dictionnaire Général* et par Littré s. v. *français* ; mais Littré enregistre cet adverbe sous la rubrique « 3° S. m. ». et pour le *Larousse Universel* (en 2 vols, 1922), *parler* dans *parler français* est un verbe actif et *français* nom.

2. K. E. Georges, *Ausführliches Lateinisch-Deutsches Handwörterbuch* II, 1918, s. v. *Latinus*.

3. J'ai parlé de ces tours dans un travail « *On Linguistic Explanation* » qui sera publié dans la *Modern Language Review*.

De là se développait un sens « à la manière de », différent du sens de l'adjectif avec morphème adverbial « de la façon de ». — On voit facilement quel avantage cette distinction offre à l'expression et on comprend donc pourquoi cette construction a fait fortune. M. Spitzer cite *penser classique, penser surréaliste* [1] ; et il n'y a pas lieu d'être surpris qu'on trouve un substantif dans la même fonction : « *Heinrich et Thomas Mann pensent pour le peuple... Mais, à la différence d'un Dehmel par exemple, ils ne pensent pas au peuple* » (F. Bertaux ; cit. Spitzer, *Neuphilolog. Mitteil.*, XXXIX (1938), 76).

Il existe un usage curieux qu'on a observé, sans en expliquer toutefois la nature. Il s'agit des tournures telles que *boire chaud, boire frais, manger gras, manger maigre,* etc.

Ceux qui opèrent avec le concept de l'objet interne peuvent interpréter ces exemples de deux manières : ou bien on dira que *boire chaud* est « boire quelque chose de chaud », ou bien que *boire chaud* est équivalent à « boire une boisson chaude ». Dans le deuxième cas on croira avec Heise à l'ellipse du nom de la figure étymologique ou avec MM. Le Bidois à une transposition de *boisson chaude* sur le plan verbal. Selon notre avis toutes ces explications sont erronées. Il faut rapprocher *chaud, frais, gras,* etc., du type que nous trouvons dans les tournures comme *je n'ai jamais vu rien d'aussi fin, je voudrais acheter quelque chose de plus joli,* et avec article : *c'est du dernier raffiné !* Dans tous ces cas l'adjectif, au lieu de dénoter une qualité pure et simple, désigne un genre d'une certaine qualité. La notion du genre est plus abstraite que celle de « quelque chose » et les deux interprétations ne doivent pas se confondre. Les deux éléments que l'analyse logique arrive à isoler : la notion de genre et celle de qualité, forment, linguistiquement, un tout indivisible. Donc, il ne faut pas chercher un nom régime interne qui ne soit pas exprimé, ni penser à une transvaluation de catégories grammaticales qui n'a pas eu lieu. Nos exemples (*rien d'aussi fin, quelque chose de plus joli, du dernier raffiné*) montrent que dans ces cas le passage de l'adjectif au nom a été effectué ; donc dans *boire chaud,* etc., nous avons de simples constructions du type verbe + objet.

Déjà Tobler avait vu clairement qu'une expression telle que *faire grand* contient un substantif et pas un adverbe. (*V. B.* [2],

1. L. Spitzer, dans *Zeits. f. rom. Philol.* 50, 1930, 543.

2, 196) ; et en effet c'est le même adjectif substantivé qui désigne un genre que nous trouvons dans *manger gras*, etc. D'autres exemples de la même catégorie sont :

L'esprit général du livre est d'un écrivain consciencieux, sévère et hautain. Il est d'abord le souci de faire vrai, avec la plus rigoureuse et la plus inattaquable exactitude (Faguet, *Flaubert* 104).

Il faut écrire pour soi avant tout. C'est la seule chance de faire beau (Flaubert, cité par Faguet, *ibid.*, 46).

Le caractère nominal de ces adjectifs ressort d'une manière particulièrement claire de l'exemple suivant, où l'objet *naturel* est repris comme sujet avec article : *Le don d'écrire naturel n'est pas une aptitude inconsciente. Le naturel s'acquiert* (A. Albalat, *L'art d'écrire en vingt leçons*, 85).

On est tenté de classer des expressions telles que *voir rouge*, *entendre clair* (Cp. le fameux passage de Flaubert cité par Robert, Heise et MM. le Bidois : *Les uns voient noir, d'autres bleu, la multitude voit bête*) [1] avec les cas de *faire beau*, *manger gras*, etc., que nous venons de discuter.

Seulement, les adjectifs des expressions *voir rouge*, *entendre clair*, etc., ne peuvent pas être interprétés comme désignant le genre d'une qualité. Nyrop (§ 110) a remarqué que ces adjectifs représentent plutôt des régimes externes que des régimes internes.

Une analyse stricte donne pour résultat que ces adjectifs sont des attributs d'un objet très général neutre, comme il se trouve exprimé dans l'espagnol *lo veo todo negro* ; cp. all. *ein Schwarzseher ist ein Mensch, der immer alles schwarz sieht*. A côté de l'expression avec l'objet *alles*, l'all. connaît aussi l'expression absolue *ich sehe da ganz schwarz*. Mais toute excellente que paraisse cette analyse, j'hésite à lui donner beaucoup de crédit, parce que les exemples les plus anciens, réunis par Heise, ne montrent jamais cet objet général ; *voir cler* se trouve aussi avec un objet individuel et *cler* adverbe : *Li chevaus voit et bel et clair Le gué* (Karre 742 ; Heise, 924). Un parallèle espagnol est : *Apruébolo más claro asi* (*Corbacho 386*) : où *claro* est également adverbe. Il paraît donc qu'on doit interpréter *entendre clair*, *voir clair*, comme *saber cierto*, ce qui est tout à fait possible. Par analogie on disait *voir trouble*, que Heise relève dans Charles d'Orléans (Heise 929), et de là on a pu étendre l'usage.

1. Flaubert, *Éducation Sentimentale*, I, 82.

Si nos interprétations jusqu'ici n'ont pas été sans fondement, on doit conclure que la création des adjectifs en fonction d'adverbes a été un procès qui était loin d'être simple. Au contraire, c'est un chapitre des plus complexes de la grammaire et l'explication en bloc, l'explication schématique, doit être revisée et remplacée par une autre qui envisage les choses dans leur complexité naturelle.

MM. Le Bidois ont le mérite d'avoir expliqué les adjectifs « en fonction semi-adverbiale » comme transvaluations de catégorie dans une mesure beaucoup plus large que Nyrop ne l'avait fait ; et au fond c'est un progrès. Mais, malheureusement, ils procèdent trop sommairement ; ils font entrer de force dans le même casier des cas peut-être acceptables tel que *vivre monotone* transposé de *une vie monotone* avec d'autres qui font difficulté et dont le sens exact leur échappe comme *écrire simple* qui appartient en réalité à la catégorie de *manger gras*, *faire vrai*, etc., et avec certains cas comme *voir double*, où on se demande quelle a pu être l'expression nominale transposée ? Mais, ce qui est toujours à regretter, c'est qu'ils ne citent guère des exemples absolument sûrs de transvaluation de catégorie.

Or, à côté de *geler blanc*, d'après *gelée blanche*, cité par Nyrop, on peut accepter comme transposition *entendre dur* d'après *avoir l'oreille dure* avec supplétion (le rapport entre *oreille* dans le sens de *ouïe* et *entendre* étant le même qu'entre *sommeil* et *dormir*).

Dans *Les Provinciales* de Jean Giraudoux on trouve deux exemples incontestables de transposition : *J'aurais su déjà qu'elle valse Chopin des heures entières, toute seule devant sa glace* (p. 53) et *Un cheval se roula, pour gagner son avoine ; les poules clignaient, facétieuses, chantaient le coq* (p. 51) (Ed. : Le Livre Moderne Illustré).

Il est apparent que les expressions *valser Chopin* et *chanter le coq* doivent leur existence au fait que *la valse de Chopin* et *le chant du coq*, qui existaient dans la langue, ont été transposés sur le plan verbal. — Il est vrai qu'il ne s'agit pas ici d'une transposition d'un adjectif ; mais dans son caractère grammatical le nom avec *de* est le plus proche parent de l'adjectif et surtout le procédé comme tel est exactement le même. Et enfin, on peut mentionner ici un exemple que MM. Pichon et Damourette citent (*Des Mots à la Pensée III*, § 980) : *Elle a encore toussé chien cette nuit* ; cette expression est sans doute une transposition de *une toux de chien*.

En regardant de plus près ces exemples, on observe que la trans-

position du plan nominal au plan verbal est particulièrement facile à identifier si l'expression transposée ou est figée comme dans *gelée blanche, avoir l'oreille dure* ou s'approche du moins du cliché; *une valse de Chopin* — les valses de Chopin sont fameuses, *valse* et *Chopin* sont étroitement associés; de même *le chant du coq*, synonyme de « la pointe du jour » est une expression banale. Mais l'exemple de *tousser chien* d'après *une toux de chien* nous apprend qu'il n'est pas nécessairement ainsi. Il est donc possible que l'expression *vivre résistance*, relevée par M. Spitzer, transpose *une vie de résistance*, et *vivre monotone* transpose *une vie monotone*, bien que ces expressions soient parfaitement libres. — Mais où s'arrêter ?

On remarque que la transposition est purement formelle, elle ne prend pas égard aux différentes relations sémantiques exprimées sous une forme identique. Dans *gelée blanche* l'adjectif est épithète; dans *avoir l'oreille dure*, l'adjectif est attribut. De même dans *le chant du coq* nous trouvons un « genitivus subjectivus », le *de* dans *une valse de Chopin* s'approche du génitif d'appartenance ou d'origine qui est tout clair dans *une toux de chien*.

Nous devons à l'infatigable curiosité stylistique de M. Spitzer un exemple très intéressant : *Chopin n'a pensé la Pologne héroïque plus qu'il ne l'a vécue et qu'il ne l'a vue* (*Neuphilolog. Mitteil.*, XXXIX, 77.)

Y a-t-il un cas clair de transvaluation de catégorie dans cette phrase? Dans *vivre la Pologne*, *vivre* a simplement le sens de *expérimenter, éprouver, sentir* qui n'est pas rare en français moderne. Quant à *penser la Pologne*, on est en effet tenté d'y voir l'influence du génitif objectif *la pensée de la Pologne* (au lieu de **la p. à la P.*); *la pensée de la P.* aurait pu être transposé tout comme *le chant du coq*. Mais apparemment l'auteur de la citation a simplement fait entrer de force le verbe *penser* dans le même moule syntaxique que les autres verbes de la même phase, pour marquer une relation plus intime, plus emphatique entre le verbe et son objet puisqu'il a souligné le verbe et non pas le régime. Ce serait donc une simple analogie qui aurait créé *penser* transitif. Peut-être aussi *penser* a-t-il été influencé par *rêver : De ses mille façons de rêver je ne sais quoi, il y en avait une qui consistait à rêver Paris, boulevards, théâtres, opéra, salons fastueux, cavaliers corrects et de grand air* (Faguet, *Flaubert* 92).

D'une façon générale je crois qu'on devra s'imposer une certaine

réserve dans l'application de la « transvaluation de catégorie » comme principe d'explication soit de l'adjectif en fonction d'adverbe, soit du régime interne. Qui dit *chanter faux* ne pense pas du tout à *une chanson fausse* (ou à *un chant faux*), et on ne peut guère expliquer *flotter dur* (*Les duex jactaient du truc, dehors, qu'ils rentraient et ça flottait dur dans la rue*, Carco, *Les Innocents* 65, éd. Le Livre Moderne Illustré), par *flottement dur* ou *pluie dure* ! Même si je trouve dans le *Çid : fermoso sonrisava*, je préfère l'explication par agglutination : *¡ fermoso !, ¡ sonrisava !* à celle de transvaluation de catégorie, parce que je ne connais pas un *sonrisa fermosa* dans les textes anciens. Quant à *la parole haute* qui, selon MM. Le Bidois doit être à la base de *parler haut*, je considère cette forme comme une pure construction, à moins qu'on ne me prouve que *la parole haute* a été une expression très fréquente et anciennement attestée.

Même si on connaît les différentes origines de nos adjectifs-adverbes, telles que l' « accusativus mensurae », forme dégrammaticalisée, attribut neutre, adjectif substantivé neutre, adjectif substantivé, désignation d'un genre, d'une manière, transvaluation de catégorie, il sera souvent délicat de placer une forme dans un groupe déterminé.

Et cela n'a rien d'étonnant. Il n'est que trop naturel que l'influence analogique contribue à la confusion des différents groupes, d'autant plus qu'il n'existe pas de caractéristique extérieure qui les distingue. Et même là où les différences morphologiques ne manquent pas, il y a flottement. Ainsi on a observé la confusion constante entre les types *vivre monotone* avec adjectif invariable et *vivre heureux, -se* avec adjectif variable.

Comment faut-il classer un type comme esp. *fablar mesurado* (*Cid* 7) ? On peut d'un côté le rapprocher du type *decir derecho*, où l'adjectif est en réalité un substantif comme en *facer derecho : Por ende eran alegres, qua derecho fazien* (*Apol* 623, a) ; *si las duennas de mi fablan, fazen derecho, ca entienden que valo mas que todos los otros* (*C Ger Lara* 210) ; dans *Apol* nous trouvons les deux expressions *fazer aquisado* (67, b ; 78, b ; 145, c ; 177, d ; 276, d ; 500, a ; 570, b) et *fablar aguisado* (102, e) ; cp. aussi *Sobre huerfano pobre non fagas desaguisado* (*Apol* 409, d) et *Fue de Gonçalo Diaz el conde despagado, Ca non se tovo del por byen aconsejado, Maguer que fue san[n]udo no[n] (le) fablo des (a)guisado, Mas contradixol todo quanto avya fablado* (*Fgonz* 207). — D'un autre côté ce type ressemble à

fablar vellido (*Çid* 1368) qui ne peut guère être séparé de *sonreir hermoso*; mais il est aussi apparenté à *fablar recio*, représentant du type *pegar fuerte*.

De bonne heure nous devons compter avec l'influence analogique des expressions de quantité qui étaient très vivantes en latin vulgaire. D'après *multum* (*tantum*) paraissent s'être formés *ingens*, *infinitum*, *insanum*, *totum* : *uallem infinitam*, *ingens planissimam et ualde pulchram* (*Peregr.* 1,1); *mons... altus infinitum* (ibid. 16,4); *insanum bene* (Plaut., *Most.* 761); *insanum bonam* (ibid. 908) (Löfstedt, *Philolog. Kommentar z. Peregrinatio Aetheriae*, 35). *Habebat... forsitan quattuor milia totum per ualle illa* (*Peregr.* 1,2; cp. aussi 2,3; 3,1; 6,1).

De telles expressions de quantité figurent comme accusativus mensurae dans fr. *petit* : *Quant Erec le palefroi vit, ne le loa mie petit* (*Erec* 1417); *Tiens ta promesse et petit jure* (Chr. de Pisan. III, 32); *Trop petit vault bons exemples ouÿr, a qui ne veult contraires meurs fouyr* (Chr. de Pisan. III, 56); Heite 897 et 1019). *gros* : *Il eût donné gros pour agiter ses muscles, secouer tout son être* (Simenon, *L'Évadé*, 67); *long* : *Ne m'en demande pas si long* (Musset, *La Nuit de Mai*); Esp. *harto* : *para viçios e virtudes farto bastan enxiemplos e práticas* (*Corbacho* 285); *enfinito* : *Nuestro Señor non faze asi* (sc. comme le diable) *que si buenas cosas e dulçes non promete, en grand cuantidad, dobladas enfinito paga e da gualardon, por cuanto él es carrera, vía e verdad, salud e vida* (*Corbacho* III); *prolixo*, *largo* : *et mucho se podría dezir más prolixo, pero por non ser enojo çeso de escrebir largo* (*Corbacho* XXXI, 166); *corto* : *perdonadme si escribo corto* (*Corbacho* 250/251).

Dans tous ces exemples il ne faut voir ni une transvaluation de catégories ni une ellipse.

Quoique nous sachions très bien que nos remarques sur la genèse des adjectifs-adverbes sont encore loin d'être exhaustives, je voudrais ajouter une brève remarque sur un phénomène qui ne concerne qu'indirectement notre problème et représente un cas spécial du régime interne. Il s'agit d'une tentative d'explication du type *parler femmes*, *parler théâtre*, etc.

Il y a un usage particulier qui consiste en ceci qu'on remplace l'objet interne par le nom de cet objet. Déjà en latin nous trouvons *Saltare Cyclopa* (Hor. *Sat.* 1, 5, 63; Juret, *Système* II, 172) « danser la danse appelée le Cyclope », nous retrouvons le même

usage dans l'a. esp. *Comenzaron luego la pelota iugar* (*Apol* 144 c) qui correspond en all. à *Ball spielen*, angl. *to play football*. Maintenant, le nom d'un récit est son titre, et celui-ci coïncide souvent avec le thème du récit. Le thème d'un récit se distingue de son sujet en ceci que le thème est moins nettement défini et plus subjectif que le sujet : *parler femmes* aurait donc voulu dire, à l'origine, que tous les faits objectifs que celui qui *parlait femmes* relatait, étaient de quelque façon liés au leitmotiv « femmes ». Et c'est précisément cette nuance-là que l'expression *parler femmes* veut exprimer. Je suppose donc que *parler femmes*, *parler théâtre*, etc., remonte à *parler « femmes »*, *parler « théâtre »*. *Rêver* transitif (*De ses mille façons de rêver je ne sais quoi, il y en avait une qui consistait à rêver Paris, boulevards, théâtres, opéra, salons fastueux, cavaliers corrects et de grand air* [Faguet (*Flaubert* 92)] a-t-il une origine identique ?

The University Glasgow.

M. Sandmann.

NOTES SUR LE PATOIS DE SAXEL (HAUTE-SAVOIE), EN 1941

I

DESCRIPTION MORPHOLOGIQUE
A. — LE PRONOM. LE VERBE [1]

1. [La commune de Saxel, 150 habitants, fait partie du canton de Boëge, Haute-Savoie. Son territoire s'étend sur les pentes méridionales et septentrionales du massif des Voirons, de part et d'autre d'une route, la première à l'Ouest, qui, remontant le cours de la Menoge, conduit du Faucigny (vallée de l'Arve) dans le Chablais (plaine et pentes au Sud du Léman). Saxel confine, au Nord, à la commune de Bons, qui est le point 947 de l'*Atlas linguistique de la France.*

L'auteur de la présente étude vient de consacrer sept années à l'inventaire lexicologique de son patois qu'elle possède parfaitement, pour l'avoir toujours entendu parler autour d'elle. Elle a ajouté à son *Lexique* sur fiches une *Morphologie* qui, d'elle-même, s'est engagée dans les cadres de la *Description morphologique du parler de Vaux-en-Bugey*, Grenoble, 1932, de A. Duraffour. Il a paru tout à fait opportun de conserver dans la nouvelle monographie le titre des chapitres et la numérotation des paragraphes de l'ancienne. La partie que nous donnons de la *Morphologie* de Saxel complétera provisoirement la partie correspondante de Vaux : faite entièrement d'original, elle sera particulièrement bienvenue auprès des linguistes suisses qui se sont occupés avec prédilection de la flexion verbale dans les parlers romands de la région du Léman. — Note de la Rédaction.]

CHAPITRE V

LE PRONOM

I. Pronom personnel.

§ 20. *Formes inaccentuées.*

1re personne.

Sujet : *ẓè* + consonne (*ẓè vẹyė* je vois) ; *ẓ* + voyelle (*ẓ ātą̃dė*).

1. Les mots ou expressions du français local sont entre guillemets, quand, après des citations patoises, ils ne sont pas précédés de l'indication : fr. loc.

Au pluriel : *nò-nòz* est très rare. On emploie : *õ* + cons., *õn* + voy.
Régime : *mè* + consonne ; *m* + voyelle. — Au pluriel : *nò- nòz*.
2ᵉ personne.
Sujet : *tè* + consonne ; *t* + voyelle. — Au pluriel : *vò- vòz*. (Après *sè* interrogatif *vò* devient généralement *ò* : *sè vò z i* ? ou *sò z i* ? avez-vous ?..., *sè vò krèyị* ?... ou *sò krèyị* ?... croyez-vous... ?
3ᵉ personne.

	Masculin	Féminin	Neutre	Pluriel (des deux genres)
Sujet :	*é* + cons.	*lè* + cons.	*i* + cons.	*i* + cons.
	al ou *él* + voy.	*l* + voy.	*y* + voy.	*y* + voy.
Régime :				
accusatif :	*lè* + cons.	*la* + cons.		*i* + cons.
	l + voy. (plur. *luz*)	*l* (plur. *léz* ou *lèz*)		*iy* + voy.
datif :	*l̦i* ou *l̦è* (sg.), *l̦œ* (pl.) + cons. : pour les deux genres ;			
	l̦ (sg.), *l̦œ́z* (pl.) : pour les deux genres.			

Formes du sujet postposé :

Sing. 1. 2. *kã̦ sạ zè* ? qu'en sais-je ? *kã̦ sḁ̄ tè* ? qu'en sais-tu ?
3. *kã̦ sḁ̄ té* ? qu'en sait-il ? *kã sḁ̄tyẹ* ? qu'en sait-elle ?
va t è ? ou *si va* ? — *i va*. Ça va-t-il ? — Ça va.
Plur. 2. *kã savị́-vè* ? qu'en savez-vous ?
3. *kã sḁ̊vã-tẹ̀* ? qu'en savent-ils ou elles ?

§ 21. *Formes accentuées*.
1ʳᵉ et 2ᵉ personnes :
(sujet et régime) sg. *mẹ*, *tẹ* ; pl. *nọ*, *vọ*.
3ᵉ personne : M. F.
(sujet et régime) sg. *lụ* lui ; *lẹ̈* elle.
pl. *lọ́* eux ; *lọ́* elles.

Les formes accentuées du pronom sont employées comme sujet dans des phrases nominales dont le prédicat est l'adjectif *bunẽzè*, « bien aise », placé en vedette : *bunẽzè mẹ*, etc. *dè l avḁ̊* « bien aise moi de l'avoir » : je suis bienaise de l'avoir ;
aussi : *mã di tẹ*,... *lụ*,... *lẹ̀* « comme dis toi,... lui, elle ».
Noter la vieille formule par laquelle on prend quelqu'un à témoin : *tèmwã kè dè tẹ* !

§ 22. *Réfléchi* (3e pers..).

Inaccentué : *sė* + cons. ; *s* + voy.

Accentué : *sẹ* ; *ṣåkõ par sẹ* chacun pour soi.

On dit : *é labœ̄rė par l̥u* il laboure pour lui, *i labœrã par lœ́* ils labourent pour eux, et *kã õ labœ̄rė par sẹ*... quand on laboure pour soi..., *õ va s n alå* nous allons nous en aller ; *fœ́dra nò n alå* (ou, plus rarement : *fœdra nòz ã n alå*) il faudra.

A la 2e pers. du pluriel on dit toujours *s(ė)* : *vò s ėtė fé må* vous vous êtes fait mal ; *vo sė plėzi pạrtyė*... vous vous plaisez ici. Usité en fr. local : « vous s'êtes fait mal », « vous se plaisez ici ! ».

§ 23. *Pronoms renforcés, multiples ou en liaison.*

Le pronom s'emploie d'une façon usuelle renforcé par l'adjonction de *mịmė, -a* :

mė mịmė, -a ; *t mịmė, -a* ; 3 : *s* ou *l̥u* ou *l̥è mịmė, -a* ;
nò mịmė ; *vo mịmė*, 3 : *lœ́ mịmė*.

Renforcé par *a to*, le pronom accentué marque une idée d'exclusivité : le sujet agit par ses propres moyens, sans avoir recours à une aide. Ex. : *båsi du bwė a tò sẹ* descendre du bois de la montagne sans le secours d'un cheval.

« Nous tous, vous tous, eux tous, elles toutes » se dit : *tó nò, tó vò. tó lœ́, tòtė lœ́.*

« Donne-le moi » : *bal̥ mė lẹ* ; avec « le » neutre : *bal̥yẹ̀, balmyẹ̀.*
« Donne-lui » : *bal̥ l̥è* ; — — *bal̥yė, bal̥l̥ẹ̀.*
« Dis-le lui » : *di l̥è*
« Je ne le lui ai pas donné » : *l̥ é på bal̥ạ.*
« Je te le donne » : *z tė l bal̥* ; avec le neutre : *z t i bal̥.*
« Prends-le (neutre) » : *prãyẹ̀* ; « prends y (fr. loc.) si tu veux y (fr. loc.) prendre » : *prã yė s t i vu prãdrė.*
« Donnes-en » : *bal̥ z ã* ou *bal̥ n ã.*

Un *-j-* de liaison s'est introduit dans les groupes suivants :
s i j y ã vyu ? l'ont-ils vu (d'une chose) ?
« Ils l'ont dit » s'exprime par : *i y ã dyẹ̀, i j y ã dyė, i j ã dyė.*
« L'ont-ils entendu » ? *s i j(y) ã ãtãdu* ?
s i j è ? ou *s i j y è* ? ça y est-il ? — *i j è* ou *i j y è* ça y est.

II. Possessif.

A. — *Possesseur au singulier.*

§ 24. *Adjectif.*

		Singulier (m.-f.)	Pluriel (m.-f.)
1re pers.	Précons.	*mō-ma*	*mu-mé*
	Prévoc.	*mòn-mōn, mn, m*	*muz-méz*
2e pers.	Précons.	*tō -ta*	*tu-té*
	Prévoc.	*tōn-tōn, tn, t*	*tuz-téz*
3e pers.	Précons.	*sō-sa*	*su-sé*
	Prévoc.	*sōn-sōn, sn, s*	*suz-séz*

Au féminin *mōn asịta, mn asịta, m asịta* mon assiette
tōn — *tn* — *t* — ton —
sōn — *sn* — *s* — son —

sont également usuels.

Au masculin, il y a souvent aussi une forme réduite :
mn ami, tn ami, sn ami.

Notre patois dit : *lè ppa, la ma, l ą̄tlè, lu kuzē,* etc., pour : notre papa, votre maman, mon oncle, nos cousins, etc.

Pronom.

1re pers. masc. sg. : *lè mẹ̄nė* pl. : *lu mẹ̄nė* ;
fém. sg. : *la mẹ̄na* pl. : *lé mẹ̄nė.*

2e et 3e pers. — Comme ci-dessus, avec *t-* (2e pers.), et *s-* (3e pers.)

B. — *Possesseur au pluriel.*

§ 25. *Adjectif.*

1re et 2e pers. (masc., fém.).

Précons. : *nutrọ̄, nutra* *nutru, nutrè*
vutrō, vutra *vutru, vutrè*
Prévoc. : *nutrè -n-* *nutru-z-, nutrè-z-*
vutrè-n- *vutru-z-, vutrè-z-*

3e pers. (sg. et pl.) : *lœ́* (m. et fém.), précons.
lœ́z (m. et fém.), prévoc.

On dit toujours avec *-n-* :
nụtrè-n-ų̄lė notre huile, *vụtrė-n-ą̄tlė* votre oncle;
lœ́z ų̄lė leur huile, *lœ́z ātlė* leur oncle.

Pronom.

	Sing.		Plur.	
1re pers.	*lė nụ̈trė,*	*la n,—a*	*lu nụ̈trė,*	*lé n,—ė*
2e pers.	*lė vụ̈trė,*	*la v,—a*	*lu vụ̈trė,*	*lė v,—ė*
3e pers.	*lė lǿ,*	*la lǿ*	*lu lǿ,*	*lė lǿ*

III. Démonstratif.

§ 27. *Adjectif.*

Singulier.

Masc. : *sé* + cons. : *sé martẹ* ce marteau ;
sl ou *rl* + voy. : *rl-, sl utị* cet outil.
Fém. : *sla* ou *rla* + cons. : *sla, rla détrą̊* cette hache ;
sl ou *rl* + voy. : *sl étyẹ̀la* cette échelle.
Il y a aussi, au fém., une forme *st(a)*, moins usitée que *sl(a)*.

Pluriel.

Masc. : *lǿ, slǿ, rlǿ* + cons. : *lǿ, slǿ* ou *rlǿ marté* ;
-z, -z, -z + voy. : *lǿz, slǿz* ou *rlǿz uti*
Quand on emploie *lǿ*, le nom est souvent suivi de *ityẹ* (i)ci.
Fém. : *lė, slė, rlė* + cons. : *lė, slė, rlė détrẹ* ;
-z, -z, -z + voy. : *lė, slėz* ou *rlėz -étyẹ̀lė.*
On dit :
stã cette année (pas d'autre expression) ;
šti prẽtẹ̃ ce printemps, *sti ṣótą̃* cet été, *št utywã* cet automne, *stivẽ̊r* cet hiver ;
sti matẽ, sta né ce matin, ce soir (d'aujourd'hui). On entend même, chez quelques-uns, -rare- : *sta matẽ*. Mais on dira : *sé matẽ ityẹ m ètyǿ levå̊ dė bun ǿ̨ra* ce matin-là je m'étais levé de bonne heure ;
sta véprẽną̊ cette après-midi ;
sti tã le temps qu'il fait, ou l'époque où nous sommes (*a sti tã*...) ; *stǿ tã* ces temps-ci (actuellement) ; *rlǿ tã ityẹ* en ce temps-là ;
st yå̊zė cette fois ; *dė sti lą̊* de ce côté-ci.
La forme normale est : *sé, sla, slė*. Quand le même sujet emploie la forme *st-* (*sta vẹ̀sta, sta fẹ̀na* cette femme), il y attache une nuance dépréciative.

§ 28. *Emploi du démonstratif.*

A Saxel une expression comme celle de Vaux *sé pari mụ̈blė*, en fr. local « un pareil meuble », au sens de : un meuble si grand, si

lourd, est usuelle. Elle est souvent exclamative : *sla parīrė fẹna !* une femme si grosse !

§ 29. *Pronom.*

	« Celui »	« Celui-ci »	« Celui-là »	Dépréciatif.
Masc. sing.	*sé*	*sẹ̄tyė sétyiṯyẹ*	*sélẹ́*	*stiє, stoє*
Fém.	*la, rla*	*lạṯyė laṯyiṯyẹ*	*lalẹ́*	*staє*
Masc. pl.	*lœ̣*	*lœ̣̄ṯyė lœ́ṯyiṯyė*	*lœ́lẹ́*	*stœ̄є*
Fém.	*lė*	*lẹ̆ṯyė lėṯyiṯyẹ*	*lėlẹ́*	
Neutre	*sė sā̆, sȯ so e sā* ceci et cela	*sā̱ṯyė sāṯyiṯyẹ* ceci, cela.		

sālẹ́ fr. loc. « ça lá-bas ». *sȯє* (rare).

s(ė) peut, dans le parler de l'ancienne génération, ne pas être exprimé. *t så bē* [*sė*] *kė lu vyȯ dẓīvā* tu sais bien [ce] que les vieux disaient.

Les phrases suivantes marqueront la différence de sens entre *sė* atone et *sā̆*, accentué, et à sens plein.

yẹ̀ sā̆ kė... ou *yė pė sā̱ kė*... C'est pour cela que... Dans une conversation : *ā yė sā̱ k al modå̱* Ah ! c'est pour cela qu'il est parti, je comprends pourquoi... ;

tė faré sė kė tė pūrẹ́ ou ...*sā̱ kė tė pūrẹ́* tu feras ce que tu pourras.

sā̆ k lė ẓœ̀r ė lā̆ « ce que le jour est long », à longueur de journée : *é plœ̣̄rė* = il pleure toute la journée

y a s k õ pu abadå̄ « il y a ce qu'on peut soulever », on ne pourrait soulever plus.

« En » pronom, se présente sous cinq formes :

1° *ā̆. é no ẓ à prėẓīvė* il nous en parlait ; *s ā̆ få̱rė* « s'en faire », au sens du fr. populaire ; *prā̆ ẓ ā̆* : prends-en.

2° *nā̆*, à l'initiale : *n ā̆ n é prœ̣̄* j'en ai assez ; *nā̆ sa rā̆* je n'en sais rien. En position intérieure : *fȯ nā̆ mėtrė* il faut en mettre. Dans les interrogations : *s é n ā̆ vu* ? en veut-il ? (Ce *nā̆* se trouve très fréquemment dans le fr. local : tu *n'en* veux ? prends *n'en*).

3° *n. n y a prœ̣* il y en a assez (*y ā̆ n ạ* il y en a).

4° et 5° *yā̆. mė yā̆* mets-en. *ẓā̆* : *plāta ẓā̆* plantes-en..

« Y », à cela : *i* + cons. ; *y* + voy.

t i pāsė tu y penses. *t y ā̆voyė på̄* je ne t'y envoie pas, ou : tu ne l'(neutre) envoies pas.

IV. Relatif.

§ 30 Inaccentué : *kė* + cons., *k* + voy. : qui, que, quoi, dont, où.
Accentué : *kwi*.

sẹ̄tyė kė vu... celui qui veut ;... *k(ė) zė vẹ̄yė*... que je vois.
låsė paså kė pasė laisse passer qui passe.
mė kė z ą̊mė, fr. loc. « moi que j'aime », moi qui aime...
sė kė tė prėzivå... ce dont tu parlais...
la fœrṣ k é sė sarvą̊... la fourche dont il se sert... ;
sẹ̄tyė ke z é aṣtå sõ ṣėvó... celui dont j'ai acheté le cheval... ;
z é raṣtå ō ṣérė dė sé kė z avyœ́ aṣtå mõ ṣėvó fr. loc. « j'ai racheté un char de celui que j'avais acheté mon cheval ».

On dit aussi : *sẹ̄tyė a kwi*, ou *dė kwi z é aṣtå*...
kwi k i fọ̄ṣė ou *kwí kė fọ̄ṣė* qui que ce soit ; *kwi kė vẹŋė* fr. loc. qui qui vienne, *kwi kė prẹŋė* qui qui prenne.

Adverbe relatif.
(y)åw. yåw ou *åw al ė* (...*ėl ė*) où il est
kė : la sėzõ kė... l'année où...

V. Interrogatif et exclamatif.

§ 31 *kwį* ? qui ? *awé kwį* ? avec qui ? *pė kwį* pour qui ?
kẹ ? quoi ? *pẹ kė* ? pourquoi ?
Employés avec la particule interrogative *tė* :
kwi tė k y a dyė ? qui est-ce qui l'a dit ?
pėk ou *pė tė k vò vò maryå pą̊* ? pourquoi ne vous mariez-vous pas ?
— *lėką̊lė* ou *lėkẹ̄nė* lequel ? *luką̊lė* ou *lukẹ̄nė* lesquels ?
laką̊la ou *lakẹ̄na* laquelle ? *léką̊lė* ou *lékẹ̄nė* lesquelles ?
Neutre : *sãką̊lė* ou *sãkẹ̄nė* quoi ? (exclusivement interrogatif).
Les formes en *-kålė* et *-kẽnė* sont également usuelles.

Adjectif.
« Quel » se rend par *kẽ*.

	Sing. Masc.	Sing. Fém.	Plur. Masc.	Plur. Fém.
Devant cons.	*kẽ*	*kẽta*	*kẽ*	*kẽtė*
Devant voy.	*kẽt* ou *kẽ*	*kẽt*	*kẽt* ou *kẽtz*	

kẽ zœ̨ quel jour, *kẽta smą̃na* quelle semaine, *kẽ òvrį* ou *kẽt òvrį* quel

ouvrier ; toujours *kẽt ą̊jė* quel âge et, au fém., *kẽt òvrīrė*. Au pluriel : *kẽ ovrị, kẽt* ou *kẽtẓòvrịrė*.

Au sens exclamatif plutôt qu'interrogatif (sans intention comique), on emploie souvent *kẽ, kẽta* avec la nuance « d'une telle importance, si grand, si... » :

yė på ō kẽ òm ou *kẽ t ọm*
y a på ō kẽ òm a ḷụ } ce n'est pas un homme si grand, si fort... qu'on pouvait penser ;
— *ityẹ*

y a på na kẽta ẓẹrba (*ityẹ*) cette gerbe n'est pas si grosse que cela ;
y ė på ō kẽt afą̊r dė... il n'est pas tellement difficile de...

VI. **Indéfini**.

§ 32. *ō* (on) est très employé au sens de « nous », aussi en langue populaire, *ō mòdė* nous partons.

Il est remplacé au sens indéfini par la 3ᵉ pers. du plur. : *i dyã kė*... on dit que...

ŋō personne. *si j y a ŋō* ? Est-ce qu'il n'y a personne ? *ŋō* se place toujours avant le part. passé dans des phrases comme : *n é ŋō vyu* (ou *ẓ é ŋō vyu, ẓė n é ŋō vyu*), fr. loc. « je n'ai personne vu », je n'ai vu personne ; *al a ŋō pẽyạ* « il n'a personne payé » ; *t å* ou *t n å ŋō pareu* « tu n'as personne aperçu ».

Emplois particuliers.

y ė ŋō « ce n'est personne », c'est un homme de rien.

y a ŋō a + inf. il est très difficile de, il est impossible de... : *y a ŋō a démėtlå sla lãna* « il n'y a personne à débrouiller cette laine » ;

y a ŋō a ḷu pė + inf. « il n'y a personne à lui pour », personne n'est comparable à lui pour...

rã rien. Cf. *rã dė bō, rã d ą̊trė* rien de bon, rien d'autre.

Expressions particulières.

y a rã a sã pė + inf... « Il n'y a rien à cela pour », rien n'est comparable à cela pour...

y ė rã pė... *ō kuté* ou *y ė t ō kuté dė rã* c'est un mauvais couteau ; un couteau de peu de valeur.

« Rien » se rend quelquefois par *på na vyą̄da* : *é n a pōkò mẓyạ na vyą̄da wẽ* il n'a encore rien mangé aujourd'hui.

kå̊kō quelqu'un ; quelques-uns ; *kå̊kụnė* quelques-unes.
Suivi d'un verbe au sing. ou au pluriel.

sė kåkō vnįvė ou *vnįvā*, *pasåvė* ou *pasåvā* si quelqu'un venait ou (pl.), passait ou (pl.).

« Quelques-uns » se rend très souvent par *na pår dė*... « une paire de » (fr. loc.) : *y a na pår dė zœ kė*... il y a quelques jours que... *i sā na pår* ils sont quelques-uns.

na pår dė tā quelque temps

şåkō, şåkųna chacun, chacune.

kåkrā quelque chose. Très usité. On emploie aussi, quelquefois : *kåkė ǝųza*.

lō, yō l'un ; *yįna* l'une;

lu z ō les uns ; *lé z ęnė* ou *l(ė)z ęnė* les unes.

yā n a yō (ou *yįna, yęna*) *kė m a dyė*... l'un (ou l'une) m'a dit..., quelqu'un...

mā yō kė drė comme qui dirait

l åtrė l'autre (m.), *l åtra* (fém.) ;

luz åtrė les autres (m.), *lé z åtrė* ou *l(ė)z åtrė* (f.)

yō è l åtrė, l ō è l åtrė l'un et l'autre, ou (*pronom réciproque*) l'un l'autre.

åtrė autre. *ŋō d åtrė* « personne d'autre ».

Emploi particulier : *y è bē åtrė* « c'est bien autre », c'est bien différent et supérieur.

tò tout, *tọta* toute ; *tó* tous, *tòtė* toutes.

Constructions particulières : *z é tò pardu mō tā* « j'ai tout perdu mon temps », *z é tó pardu mu puzē* « j'ai tous (prononcé : *tu*) perdu mes poussins » ; *ǫ n a tò tré lé tartįflė* « on a tout arraché les pommes de terre ».

zē (dė), point de, est tout à fait usuel. *n ā n é zē* je n'en ai point ; (*n*) *y ā n a zē* il n'y en a point.

Ce mot traduit « aucun » qui n'existe pas : *y ā n a dė zē dė sų̊rta* « il n'y en a d'aucune sorte » (qui peut être renforcé par : *dė kėta surta kė fōsė* de quelque sorte que ce soit). On dit également au plur. : *dė zē dė sų̊rtė*.

Avec un verbe au pluriel : *zē n sā vnu* aucuns ne sont venus.

pluzyœ̊r est usité, mais il donne l'impression d'un mot français. Les véritables expressions patoises sont : *na pår, kåkō, mé d yō* plus d'un, *du trė*... deux ou trois.

sartē, -ēna ė- certain, -s, certaine, -s.

ō vå dé sartē òm, dé sartēnė zā, fr. loc. « on voit des certains hommes, des certaines gens ».

sắkẹ̃, sắkẹ̃ta ne s'emploie que comme adjectif accompagnant *z̧ǫ̀* et *né : sakẹ̃ z̧ǫ̀* il y a quelques jours, l'autre jour ; *sakẽta nẹ́* une nuit, dernièrement, l'autre nuit.

CHAPITRE IX

LE VERBE

A. GÉNÉRALITÉS

§ 46. *Les types d'infinitif.*

I. A. *ṣãtą̊* chanter ; *kõtinuwą̊* continuer ;

B. *travaḽị* travailler, *sèyị* faucher, *ḍwèyị* jouer ;

II. *vãdrė* vendre ;

III. *rsèvą̊* recevoir ;

IV. *furnị* finir (ou, moins fréquent, *furnẹ̃trė*), *rãplị* remplir, *drèmị* dormir.

OBSERVATIONS.

Ont une double forme d'infinitif : *furni* (ci-dessus), *bèni et bènér* bénir ; *kwẹ̀drė* et *kuḽi* cueillir, ramasser ; *mẽ̊trė* et *mètą̊* mettre ; *trakwãdrė* et *trakwèṉi* contrefaire ; *prèṉė* (†) et *prãdrė* prendre.

§ 47. *Participes et adjectif participial.*

Participes :

Présent :

I. *ṣãtą̃, travaḽą̃, sèyą̃* ; II. *vãdą̃* ; III. *rsèvą̃* ; IV. *furnsã.*

Passé :

I. *ṣãtą̊, trắvắḽắ*, m. sg. et pl. ; f. sg. : *ṣãtą̊yė, travaḽa*, au fém. pl. : *ṣãtẹ́, trăvăḽẹ̀* ;

II. *vãdụ*, m. sg. et pl. ;
fém. sg. : *vãdụwa*, pl. : *-ụwė* ;

III. *reụ*, m. sg. et pl. ;
fém. sg. *reụwa*, pl. : *-ụwė* ;

IV. *furnị*, m. sg. et pl. ;
fém. sg. : *furṉạ*, pl. : *furṉẹ̀*.

Ont deux part. passés : *kori* courir (*koryą̊*, le plus usité, et *koryạ*), et *akori* apporter une aide momentanée (*akoryą̊* et *akori*).

§ 48. *Accord du part. passé.*

Il s'accorde toujours au féminin, sing. et plur., avec le v. être :

zė sé garya, zė mė sé garyą je suis guérie, je me suis guérie ;
i sã garyẹ, i sė sã garyẹ elles sont guéries, elles se sont guéries ;
zė mė sé zẽ trovåyė dọm je ne me suis point trouvée d'homme ;
i sė sã zẽ trové d'òm elles ne se sont » s ».

Avec « avoir » jamais d'accord. En revanche, avec « *être* eu » accord :

s l è z uwa mœ̨rta ? est-elle eue morte ?

Sur la place du part. passé, voir § 22, à propos de *yõ, rã*. De même avec *mètya* à moitié, et les adverbes *trå* trop, *prœ́* assez, *gẻḻå* beaucoup ;

õn a mètya mèsnå on a moitié moissonné ; *õn a trå, prœ́, på prœ plàtå tartiflė* nous avons trop, assez, pas assez planté (de) pommes de terre, *t å gèḻå metu d ẻdy a la spa* tu as beaucoup mis d'eau à la soupe ; *i s ã n è gérė falų* il s'en est fallu de peu.

§ 49. *L'adjectif participial.*

Il est beaucoup moins employé qu'à Vaux et dans les villages voisins de Vaux, Bettant et Cleyzieu. Voici une liste des formes usuelles à Saxel :

agọ̀ta tarie (d'une vache, d'une source) ; *ãflė, -a* « enfle », enflé ; *flapė, -a* flape, mou, vide, sans consistance, flétri, fané (Bons : *flapo, a*) ; *kãflė, -a* « gonfle », gonflé, qui a l'estomac gonflé de nourriture, le cœur gros ; *prènė* (vx) fécondée (d'une vache), *trãpė, -a* « trempe », *uzė, -a* « use », usé.

§ 50. III. **L'indicatif présent.**

I.	*zė ṣãt-ė*	*travaḻ-ė*	II.	*vãd-ė*
	tė ṣãt-ė	»		*vã*
	é, lė, õ ṣãt-ė	»		*vã*
	õ ṣãt-ė	»		*vã*
	vo ṣãt-ą̊	*travaḻ-į*		*vãd-į*
	i ṣãt-ã	*travaḻ-ã*		*vãd-ã*

III.	*rėsẹvė*	IV.	*furn-ẹ̀s*
	rėsẹ		— *ẹ̀*
	r(ė)sẹ		— *ẹ̀*
	r(ė)sẹ		— *ẹ̀*
	rėsèvį		*furn-sį*
	rėsẹvã		*furnẹ̀sã*

Expression du pronom-sujet. — Le pr. sujet peut ne pas être exprimé : voir le § 50 *suite*, dans *Notes additionnelles* en fin d'article.

§ 51. IV. Le subjonctif.

Subjonctif présent :

kė ẓė ṣãtyœ̨ travaḻœ̨ ou *-ą̊ḻė*	*vãdė*	*rsėvė*	*furnẹ̀sė*
kė tė ṣãtyẹ́ travaḻẹ́	—	—	—
k é ṣãtẹ̀ — *ẹ̀*	—	—	—
k ō ṣãtẹ̀ — *ẹ̀*	—	—	—
kė vo ṣãtyẹ́ — *į*	*vãdyẹ́* ou *-i*	*rsèvyẹ́* ou *-i*	*furnèsi*
k i ṣãtyą̃ — *ą̃*	*vãdã*	*rsèvã*	*furnèsã.*

Subjonctif imparfait :

kė ẓė ṣãtas	*travaḻas*	*vãdĭṣė*	*reŭṣė*	*furnĭsė*
kė tė ṣãtasą̊	— *asą̊*	— *isą̊*	— *usą̊*	— *isą̊*
k é ṣãtas	— *asė*	— *is*	— *ųsė*	— *is*
k ō —	—	—	—	—
k vo ṣãtasą̊	— *asą̊*	— *isą̊*	— *usą̊*	— *isą̊*
k i ṣãtąsã	— *ąsã*	— *įsã*	— *ųsã*	— *įsã.*

Entendu une fois : *pė k é modĭs* pour qu'il parte (inf. *mȯdą̊*) ;
pė k lė kuyẹ̀ pour qu'elle cuise (inf. *kůrė*).

Les deux temps ne sont pas interchangeables comme à Vaux. Leur emploi est réglé d'après les règles du français classique.

k i sė kèją̃ (inf. *kèẓį*), *pwé apré ō vẽrą* qu'ils se taisent, puis après nous verrons.

falå k i sė kèẓą̊sã, pwė apré ōn arė vyu il fallait qu'ils se tussent, puis après on aurait vu.

kė kė tė faeẹ́, i n sã jamé kõtą̃ quoi que tu fasses, ils ne sont jamais contents.

kė kė tė fisą̊, y ètyã — quoi que tu fisses, ils étaient...

få la saḻą̊da, k ō gutą̊ fais la salade, que nous dînions.

fœ̨drė få̊r la s., k ō gutas il faudrait faire la s., que nous...

yarė (ou *yus*) *falu få̊rė la s. k ō n us gutå* il aurait (ou il eût) fallu faire la s. que nous eussions dîné.

§ 51 *bis. Emplois du subjonctif.*

Les formes complètes du subj. présent, avec *kė* exprimé, marquent une obligation. La périphrase « falloir + infinitif », p. ex. *i vò fó ṣãtą̊, i vò fó travaḻį*, est aussi usuelle que ces formes.

L'imparfait du subjonctif a le sens d'un conditionnel passé dans une phrase comme : *dyã lė tã, la vuga n sė pasas på sã k õ fis dė ʒ épuṉ.*

dé yåʒė kė « des fois que », avec l'imparfait, marque une supposition, éventualité : *dé yåʒė kė vò vò volisȧ*... si par hasard vous vouliez (mettre couver...)

kė... pi, avec les formes d'imparfait, exprime un vœu. *kė t ã ḽérʒisȧ pi bẽ yõ !* Que tu en lusses seulement un, (ce serait déjà beau). *k i fis pi bo tã dmã !* si seulement il faisait beau demain.

syètè kė, avec imparfait du subj. et négation, exprime un regret : *s y ètè kė lé fmȧlė mė disputasã på tò lė ʒœ* « si c'était que les femmes ne me disputent pas tout le jour ».

Dans les complétives dépendant du verbe « croire », on emploie le subjonctif : *lė krȧ k í fõsė õ ku dė frȧ k al a ʒu* « elle croit que ce soit un coup de froid qu'il a eu ».

Un emploi curieux de l'imparfait du subjonctif, avec *kò* encore, est celui qui marque une habitude dans le passé :

luʒ ȧ̃trė yȧ̃ʒė õ n alas kò bẽ a la vèḽạ ṣi luʒ ȧ̃trė « les autrefois on *allât encore bien* à la veillée chez les autres »;

õ fis kò dé ʒ épuṉ on faisait volontiers des *épougnes* (tarte épaisse);

tė mė mėnăsȧ kò promẽnȧ « tu me menais encore promener » ;

õ vis kò pasȧ dé ʒã mé k y ọ̊ra « on voyait encore passer des gens plus qu'à présent ».

V. Le futur et le conditionnel.

§ 52. *Futur.*

ṣãt-rạ̊, -rẹ́, -rạ ;	*-ri, -rạ̃*
travaḽ-rạ̊, -rẹ́, -rạ ;	*-rị, -rã.*

rėsèvr ạ̊, etc.

furné-rạ̊, etc.

Une deuxième forme, plus ancienne sans doute, intercale *t* à toutes les personnes : *furnétrạ̊*...

On emploie très fréquemment, à toutes les personnes, une périphrase composée de « vouloir » avec l'infinitif :

ʒe wė vni ʒọrda je deviendrai sourde, « je veux devenir sourde » ;

i vu plovạ̊ « il veut pleuvoir » ;

ė vu muri « il veut mourir » (cf. *õ n è tó pė muri* on est tous pour mourir, nous mourrons tous un jour);

i vu vni k õ n ara på mé rã pė s abḽi « ça veut venir qu'on n'aura plus rien pour s'habiller », il adviendra que...

Remarques.

I. Dans les verbes à alternance vocalique (cf. § 62) c'est la voyelle du radical de l'infinitif qui est représentée au futur :

amạ̊, z̨ ạ̊mė, z̨ amrạ̊ aimer, j'aime, j'aimerai...

aportạ̊, z̨ apœ̄rtė, z̨ aportrå̄ apporter...

Noter : *vri, z̨ė vīrė, z̨ė vrèrrå̄* tourner...

II. Chute de consonnes. *l̦(ė)* tombe à toutes les personnes dans *barå̄* je donnerai, de *bal̦i* (cf. à l'impératif 2ᵉ pers. : *bal̦ mė* ou *ba mė* ou *bam*... ; *lå mė, lå lė* laisse-moi, laisse-le pour *lå̄sė mė, lå̄sė lė* (inf. *lăsį*), *n ó på pų̄r* pour *n ō̊sė på pūr* n'aie pas peur).

§ 53. *Conditionnel* (*présent*).

I.	*şătr-į, -ėyạ̊, -ę,*	*-ėyạ̊, -ėyą̄ ;*
	traval̦r-į, -ėyạ̊, -ę,	*-yạ̊, -yą̄*
II.	*vădr-į, -yạ̊, -yę*	*-yạ̊, -yą̄*
III.	*rėsèvr-į, -ėyạ̊, -ę*	*-ėyạ̊, -ėyą̄*
IV.	*furnḗrį, -yạ̊, -ę*	*-yạ̊, -yą̄*
	parfois : *ėtrį*, etc.	

Remarques : celles du futur.

§ 54. **L'imparfait de l'indicatif.**

I.	*şăt-ạ̊̄vė -åvạ̊ -ạ̊̄vė*	*-å̄vạ̊ -ạ̊̄vā*
	traval̦-į̄vė -ivạ̊ -į̄vė	*-ivạ̊ -į̄vā*
II.	*văd-į̄vė -ivạ̊ -į̄vė*	*-ivạ̊ -į̄vā*
III.	*rsĕv-į̄vė -ivạ̊ -į̄vė*	*-ivạ̊ -į̄vā*
IV.	*furnsį̄vė -ivạ̊ -į̄vė*	*-ivạ̊ -īvā.*

Pour ces verbes et ceux des mêmes types, il n'y a pas d'autre imparfait. Pour certains autres, il existe une autre forme, dont les désinences sont :

-œ̨̄   *-ạ̊*   *-ę*   *-ạ̊*   *-ą̄*

z̨ avyœ̨̄... j'avais, *z̨ ėtyœ̨̄*... j'étais, *povyœ̨̄*... pouvais, *vol̦œ̨̄*... voulais, *savyœ̨̄*... savais, *vėyœ̨̄*... voyais, *val̦œ̨̄*... valais, *faεœ̄*... faisais (présente quelques formes du 1ᵉʳ type), *krėyœ̨̄* (inf. *krḗrė* ; se conjugue également selon le 1ᵉʳ type : *krėyį̄vė*...).

VII. **Le parfait.**

C'est le temps du récit; quand les faits (toute idée exclue de durée ou d'habitude) sont passés depuis longtemps.

Les formes :

I.	*ṣãt-ę́, -arą̊, -ą*	*-arą̊, -ąrã*
	travaḻ-ę́, -arą̊, -ą	*-arą̊, -ąrã*
II.	*vãd-į, -irą̊, -e* (*vąde* ou *vãdę*)	*-irå -įrã*
III.	*rєu, -urą̊, -ę*	*-urą̊ -ųrã*
IV.	*furn-èsį, -irą̊, -èsę*	*-irą̊ -įrã.*

VIII. L'impératif.

§ 58.

ṣą̃tₐ chante !	*ṣãtę̃* chantons !	*ṣãtą̊* chantez !
travaḻₑ	*travaḻę̃*	*travaḻį*
vã	*vãdę̃*	*vãdį*
rèsè	*rₑsèvę̃*	*rsèvį*
furnå	*furnsẽ*	*furnsi.*

Le verbe *gẽti* ou *égẽti*, regarder, fait à la 2e pers. du sing. *gétₑ* ou *gȩ̃tₐ* ; *gẽtₑvi* ou *gétăvį* regarde voir.

IX. Les temps composés et surcomposés.

§ 59. Les temps composés sont les mêmes qu'en français. Le patois emploie les mêmes auxiliaires.

s é tõbą̊, je suis tombé ; *t é surtyą* tu es sortie ; *al t ẽtrą̊* il est entré ; *voz i pasȧ, koryȧ* vous avez passé, couru (jamais l'auxiliaire « être » avec *pasȧ*) ;

ètrₑ s'emploie avec *avȧ* avoir : *al a itȧ malą̊dₑ* il a été malade.

Les formes surcomposées sont extrêmement usuelles :

vo l i bẽ zu kunų « vous l'avez bien eu connu » — avec les mêmes nuances d' « aspect » dans l'action qu'à Vaux.

kã l é z u vyu « quand je l'ai eu vu... »

õ yązₑ k(è) l(è) sè fè mètųwa une fois qu'elle se fut mise...

st ȧ z u itȧ lé ? as-tu eu été là ?

si z ȧ zųwè modé dawé lœ frårₑ ? « sont-elles eu*es* parties d'avec leur frère » ?

s tȧ zu zu furni dè péyi s kè tè dèvyą̊ ? « as-tu eu fini de payer ce que tu devais ? »

z é zu vyu équivaut à : j'ai vu autrefois ;

ze sé zuwa alåyₑ ã mẽlbé « je suis eu*e* allée [en pèlerinage] à Miribel ».

X. Verbe pronominal.

§ 60. *Indic. prés.*

zė mė pę̄nė je me peigne		*zė m ąstė* je m'assois
tė tė pę̄nė	—	*tė t ąstė*
é sė pę̄nė	—	*é s ąstė*
vò s(ė) pnå̹	—	*vo s ąstå*
i sė pę̄nã	—	*i s ąstã*

Impératif :

pē̆natę	—	*astatė*
pnē̆nò	—	*astē̆nọ*
pnå̄vọ	—	*astå̄vọ*

Passé composé :

mė sé pènå̹ (m.), *-å̹̄yė* (f.) *astå̹* (m.), *-å̹̄yė* (f.) ; *plèu̯u, u̯u̹wa*
vò sétė pē̆nå̹ (m.), *-ę́* (f.) *ast-å* (m.), *-ę́* (f.) — *u, -u̹wė.*

L'accord du participe passé est la règle :

lė s yė mètu̹wa, i s i sã mètu̹wė elle s'y est mise, elles s'y sont mises.

lė s y på fḗta dįrė « elle ne se l'est pas fait*e* dire » ;
m s é kopå̹̄yė na roba « je me suis coupé*e* une robe » ;
tė t é på rapalå̹̄yė « tu ne t'es pas rappelé*e* »...

Voici une liste de verbes pronominaux remarquables :

s aprãdrė (*a* + inf.) apprendre par un apprentissage plus ou moins laborieux, apprendre seul. (sous forme négative : *nė på s aprãdr a kkõ* ne pas imiter quelqu'un) ; — *s awå* avouer ;

sė krḗrė se croire, surtout à la 2ᵉ pers. sg., et négativement : *fó på tė* (*vo*) *krḗrė*... il ne faut pas vous imaginer ; — *sė pãså* s'aviser, ou réfléchir (en ce cas suivi souvent de *ãtrė sė* à part soi) ; — *sė vargon̹į*, être timide ;

s édi prêter la main à autrui ; — *sė mãkå* faire une faute ;

sė bœ̄zi « se bouger » (dans le même sens : *sė démarṣi* faire des démarches) ; — *sė rėmwå̹* déménager ;

sė gų̄tå dîner (faire le repas de midi), dans *sė byė gutå* faire un bon dîner.

XI. Remarques sur la conjugaison inchoative.

§ 61. On a remarqué que tous les verbes en *-į* ancien, — donc abstraction faite de ceux qui avaient anciennement une term. **-įe* (Vaux *-ia*) — se conjuguent comme *furni*, à tous les temps. Ce type comprend donc entre autres : *awi* entendre, *avarti* avertir, *drėmi* dormir, *étarni* éternuer, *krėvi* couvrir, *sėfri* souffrir, *ófri* offrir, *uvri* ouvrir, *surti* sortir, *défti*, *ãfti* défiler, enfiler (des aiguilles à coudre), *sarvi* servir ; mais aussi *ėpurdi* épouvanter.

XII. Les alternances vocaliques.

§ 62. Dans de très nombreux verbes, la voyelle du radical, quand celui-ci n'est pas accentué, a un autre timbre que lorsqu'il porte l'accent. Les verbes qui subissent ces variations peuvent se grouper en séries. Nous énumérerons ces séries en mettant en premier lieu la voyelle de l'infinitif et des formes où le radical n'est pas accentué, en deuxième lieu celle du radical accentué.

1re série : *ă̊-ą̊̄*

amå aimer, *aplanå* aplanir, *arbå* sortir les bêtes pour la première fois ; *avalå* avaler, *ãbarkå* embarquer, *ãparå* protéger, *bazardå* bazarder, *kōsarvå* conserver, *ėtramå* ranger, serrer un objet dont on s'est servi, *lasi* laisser, *lavå* laver, *marși* marcher, *palå* enlever le fumier, *razå* raser, *salå* saler, *șarfå* chauffer.

2e série : *ą̊̆-ę̊̄*

abarzi héberger, *arși* herser, *ãzarbå* engerber, *parfi* percer, *varså* verser, *șardi* charger, *șarși* chercher, *zarnå* germer, ou criailler.

3e série : *ĕ̊-ę̊̄*

abĕ̊rå abreuver, *krĕ̊vå* crever, *lĕ̊vå* lever, *pĕ̊zå* peser. (Les verbes *mĕ̊nå* mener, *sĕ̊nå* semer conservent *e* bref ; *mĕne*... Les verbes en *-ēyį* conservent *e* long : *rozēyi* rougir, *é rozēye* il rougit ; *régotėyį* remplacer les mauvaises tuiles d'un toit, etc...).

4e série : *ŏ̊-ų̊̄*

ãtonå entamer, *krozå* creuser, *doblå* doubler, *molå* aiguiser, *arozå*

arroser, *provå*, et ses composés, prouver, *trovå* trouver, *pozå* poser, *troså* couper le bois à brûler (on dit aussi : *zè, tè, é trŏs*) *robå* voler, dérober, *volå* voler (des oiseaux).

5ᵉ série : *ŏ-ǽ*

abordå aborder, *akordå* accorder, *adornå* ébrancher, dégrossir, *amortå* éteindre, *avortå* avorter, *kovå* couver, *détorbå* déranger, *dvorå* dévorer, *ékorṣi* écorcher, *égorzi* égorger, *forsi* forcer, *laborå* labourer, *portå* porter, *rakorkå* recueillir un objet qui vous est lancé, *tornå* retourner.

6ᵉ série : *ŭ-ǿ*

sakụ̆rė secouer, *èkụ̆rė* battre (le blé), *muri* mourir.

7ᵉ série : *ŭ-ụ̄*

akuzå accuser, *éskuzå* excuser, *s amuzå* s'amuser, *rfuzå* refuser, *kurå* curer.

8ᵉ série : (*ė*)-*ô*

fmå fumer, *pḷ(ė)må* plumer.

9ᵉ série : *œ̆-œ̣́*

éflœrą̣ effleurer, *fasœrå* « labourer à la pelle », bêcher, *plœrå* pleurer.

10ᵉ série : *ŏ-ụ̄*

orlå ourler.

11ᵉ série : (*ĕ*)-*ẹ̄*

mzi manger (*zė mẹ̆zė*), *agḻi* percher (un objet) (*z agẹ̆ḻė*), ctr. : *dégḻi* abattre un objet haut perché, *sesi* sucer.

12ᵉ série : (voyelle tombée) -*ị̄*

arvå arriver (*z arị̄vė*), *ãṣri* enchérir (*y ãṣị̄rė* les choses renchérissent), *vri* tourner, *tri* tirer, *sri* cirer (*vīrė, tīrė, sīrė*), *fḻå* filer (*fị̄ḻė*).

13ᵉ série : (voyelle tombée) -*ụ̄*

ãdrå endurer (*z ãdụ̄rė*), *mzrå* mesurer *m(ė)zụ̄rė*).

Remarques. [Voir *Notes additionnelles*, § 62.]

Il n'y a pas d'alternances dans :

abãdną̣ abandonner : *z abãdnẹ* j'abandonne ; *ṣtå* essaimer : *i ṣtã* elles essaiment.

Il y a alternance dans les deux formes du radical accentué : *ékrẹ̄rė* écrire : *z ékrīzė* j'écris.

§ 62 *bis*. *Alternances consonantiques*.

A) *tụ̄drė*, et composés avec *ā-* et *dé-*, tordre : *zė tụ̄rzė* ; ctr. *détūdrė*.

étẹ̄drė étendre la litière : *z étẹ̄rzė* ;

lẹ̄rė lire : *zė lẹ̄rzė* ;

pédrė perdre : *zė pērzė*.

B) Part. passés :

busị taper à coups redoublés et tousser par quintes : ppé *buєạ* ;

båsi baisser *båєa* ; *brēsi* bercer *brēєa* ;

pwèzị puiser, et tous les verbes terminés en *-zi* qui, parallèlement aux précédents, remplacent au participe passé *-z-* par *-j-* : donc *pwèjạ* puisé ; *єwēzi*, choisir, *єwēja*.

XIII. Les périphrases verbales.

§ 63-4.

Commune au fr. et au patois : *aller* + inf., exprimant le futur prochain. On dit fréquemment : *é va alå modå* « il va aller partir ».

aller + gérondif se trouve dans la question :

tė k tė vå fasā ? qu'est-ce que tu vas faisant ?, qu'est-ce que tu vas faire, *s n alå murā* signifie : dépérir, être près de mourir.

venir + gérondif :

i vē plovā le temps se met sérieusement à la pluie.

[*faire à*] + infinitif est reconnaissable dans :

se får a kunẹ̄tre, où le patoisant a conscience d'un verbe composé *akunẹ̄tre*, se faire mal juger.

[*faire en*] + gérondif :

får ā ṣawẹ̄yā ménager, économiser.

[*être aprė à*] + inf. être en train de (p. ex. *étr apré a trẹ̄rė*, ...*a fẹ̄nå*... être en train de traire, de faner). Cf. *être après* + subst. ou pronom *étr apré ō malådė*, *apré lé bẹ̄tyė* « être après un malade, après le bétail », s'occuper de...

[*être de*] + inf. est usuel dans les expressions suivantes :

y é på dė fạ̊rė c'est une chose qui ne se fait pas, ne doit pas se faire ;

y è på dė dịrė — dit pas, —

(Cf. avec un subst. : *y è på dė pạ̊sa* « ce n'est pas de passe », cela ne passe pas).

être dė må a + inf. est très usuel. *du bwè dè må a rasị* du bois

qui ne se laisse pas scier facilement. *ō gamē dė må a marṣi* se dit d'un enfant qui met longtemps pour apprendre à marcher. *yė dė må a travaḷi* cette terre est pénible à travailler. Dans toutes ces expressions, il y a une idée de peine, de difficulté. Elles sont transposées en fr. loc. : « de mal à scier, de mal à marcher, de mal à travailler, ou parfois, de mal scier, de mal marcher, de mal travailler ».

savå a dīre, usité surtout au futur, signifie, plutôt que je serai en mesure de vous dire et je vous dirai : je ne manquerai pas de vous dire.

§ 66. *Place des pronoms.*

Dans toutes les périphrases verbales, conçues comme forme unique, le pronom complément est placé avant l'expression complexe : *é y i så, då, pu, vu på fårė* il ne *le* sait, doit, peut, veut pas faire ; *s alå kœ̄ṣi* « s'aller coucher » ; *s alå sãẓi* « s'aller changer », aller changer de vêtements ou de linge, *s alå édi* « s'aller aider », *l alå kri*, plur. *lụẓ alå kri* « l'aller, les aller chercher », *luẓ alå tó kri* « les aller tous chercher » ; *no vni vi* « nous venir voir ».

XIV. Appendice à la flexion verbale.

§ 67. Une accumulation de formes verbales exprime une augmentation de l'intensité de l'action :

tė bramå	(présent du subj.)	*ã bramà*	tu cries en criant !
tė sėblå	(id.)	*ã sẽblã*	tu siffles en sifflant !
tė korå	(id.)	*ã korã*	tu coures en courant !

Tous ces exemples, qui peuvent se multiplier, marquent l'impatience devant une action qui se répète.

Se rapprochent des expressions signalées à Vaux :

gėta gėta på ! regarde, regarde pas ! *busė nė busė på* frappe, ne frappe pas ! *plœ̄ra nė plœra på !* pleure ne pleure pas ! qui marquent des efforts redoublés en vue d'un résultat qu'on n'atteint pas.

Tu en veux, tu en auras se dit avec inversion du sujet :

nã vůtė, n arẹ̄tė en veux-tu, en auras-tu.

y ĕtå tėlamã trėfya ė trėfrėtė c'était tellement tressé et tresseras-tu

y ė lavå ė lavėrėtė c'est lavé et laveras-tu, ç'a été lavé et relavé.

B. TABLEAUX MORPHOLOGIQUES

I. Verbes auxiliaires ou anormaux.

§ 68. Avoir.

Inf. : *avå* P. prés. : *èyã, avyã* P. pé : (*z-é*)*zu, zuwa.*

Indicatif :

Pr. : *z-é t-å al-a* ou *éla l-a* ; *voz-i, y-ã.*

Imp. : *z-avyœ́ t-avyå al-avå voz-ayå, y-avyã.*

Pft. : *z-u t-urå al-u voz-urå, y-urã.*

Fut. : *z-arå t-aré al* ou *él ara voz ari, y-arã.*

Subj. : Présent : *kè z-ősė, t-óęę* ou *ósė, al osė ősi ősã.*

Imp. : *k z-usė, t-uså, al-usė uså usã.*

Impér. :

ősė ou *ó* (dans *n ó på pűr* n'aie pas peur), *ósẽ, ősi.*

§ 69. Être.

Inf. : *ętrė.* P. prés. : *èlyã* P. pé : *itå.*

Indicatif :

Pr. : *zè sé* ; *t-é* ; *al-è* ou *élè* (ou *alė*), fém. *l-è*, neutre : *y-è* :

pl. : *voz étė* ; *i sã.*

Imp. : *z-ètyœ́* ; *t-ètyå* ; *altè* ou *élètè* (*pyèr ètè, altè* : P. était, il était).

pl. : *voz ètyå* ; *y-ètyã.*

Pft. : *zè fu tè furå* ; *é fè vò furå i furã.*

Fut. : *sarę* ; *saré* ; *sara sari sarã.*

Cond : *sari* ; *saryå* ; *sarę saryå saryã.*

Subj. : Prés. : *sősė* ou *fősė* ; *sősé* ou *főeé* ; *sősė* ou *főeė* ; *sosi* ou *fósi* ; *sősã* ou *fősã.*

Imp. : *susė* ou *fusė* ; *uså* ou *fuså* ; *sŭsė* ou *fŭsė suså* ou *fuså* ; *susã* ou *fusã.*

Impér. : *sősė* ; *sósẽ* ; *sősi.*

§ 70. Faire.

Inf. *fårė* P. prés. : *fasã* ou *faeã* P. pé : *fé, féta.*

Indicatif :

Pr. : *fé, få, få fasį fã.*

Imp. *fáeœ́, faeå, faså fáeå faeą*

Pft. : *fi, firå, fè firå fįrã.*

Fut. : *farå*... Cond. : *fari*...

Subjonctif :
Pr. : *fasė* ou *faεė* ou *œ́*, *faεẹ́* ou *fasė*, *faεė* ou *fasė* *faεé* ou *syị*, *fạεã*.
Impt. : *fisė*, *fiså*, *fisė* *fiså*, *fịsã*.
Impér. : *få*, *fasẹ̃*, *fasi*

§ 71. Savoir.
Inf. : *savǻ* P. prés. : *sàεã* ou *savyã* P. pé : *εu*.
Indic. :
Pr. : *sa*, *så*, *så* *savị*, *sạ̊va*.
Imp. : *savyœ́*, *savyå*, *savǻ* *savyå*, *savyạ̃*.
Pft. : *εu*, *εurå*, *εė*, *εurå*, *εurã*
Fut. : *sarạ̊*... cond. : *sarị*...
Subj. :
Pr. : *saεė*, *saεé*, *saεė* *saεi*, *sạεạ̃*.
Imp. : *εusė*, *εuså*, *εusė* *εuså*, *εụsã*.

§ 72. Falloir.
Inf. : *falǻ* P. pé : *falu*.
Indic. :
Pr. : *i fó*. Imp. : *i falǻ* Pft. : *i falė*.
Fut. : *i fõdra* ou *i fœ̃dra* Cond. : *i fœdrė*.
Subj. : Prt. : *k-i falė* Imp. : *k-i falusė* ou *falis*.

§ 73. Vouloir.
Inf. : *volǻ* P. pt. : *volã* P. pé : *volu*.
Indic. :
Pr. : *vwė*, *vu*, *vu* *volị*, *vụlã*
Imp. : *volyœ́*, *volyå*, *volǻ* *volå*, *volạ̃*.
Pft. : *volị* *volirå* *volė* *volirå*, *volịrã*.
Fut. : *vœ̃drạ̊*... Cond. : *vœ̃drị*...
Subj. :
Prt. : *volė*, *volé*, *volė* *voli*, *vọlã*.
Ipft. : *volisė*, *volisạ̊*, *volisė* *volisǻ*, *vọlịsã*.

§ 74. Pouvoir.
Inf. : *povǻ*. P. prés. : *põεạ̃* ou *povyã*. P. pé : *pu*.
Indic. :
Pr. : *pwė*, *pu*, *pu* *põvị*, *pụ̃vã*.
Imp. : *povyœ́*, *povyå*, *povǻ* *povyạ̊*, *povyå̃*.

Pft. : *pu*, *purå*, *pè* *purå*, *purã*.
Fut. : *pụ̈rå̦*... Cond. : *puri̦*...
Subj. :
Prt. : *pősė* ou *-εė*, *pősé* ou *-εé*, *pősė* ou *-εė*.
kė vo pősi̦ ou *poεi̦*, *k-i pọ̈sã* ou *pọ̈εã*.
Ipft. : *pus*, *pusǻ*, *pus* *pusǻ̦*, *pụsã*.

§ 75. Aller.
Inf. *alå*. P. prés. : *alã*. P. pé. *alå*.
Ind. pt. : *vé* « je vas », *vå*, *va* *alå*, *vã*.
Imp. : *z alå̦vė*... comme *ṣãtåvė*, p.
Pft. : *alẹ́*, *alarå*, *ala* *alạrå*, *alarã*.
Fut. : 1. *z-irå̦*, *t-iré*, *al(él)irạ*, *voz èri̦*, *y-irã*.
2. *z-èrå̦*, *t-èré*, — *èrạ* *y-èra*.
Cond. : *z-èri̦*, *iryå* ou *èryå*, *èrẹ* ou *irè*...
pl. : 2 : *èryå* ou *iryå*, 3 : *iryã* ou *èryã*.
Subj. :
Prt. : *zaḻė* ou *alė*, ou *aḻœ́*; 2 : *t-aḻé*; *k-al aḻė* ou *k-élaḻė*.
pl. : 2 : *kėvoz aḻé* ou *i̦*, *k-y-ạlã* ou *ạḻã*.
Impft. : *alas*, *alaså̦*, *alas* *alaså* *alạsã*.
Imp. : *va*, *alẽ*, *alå*.

II. **Les verbes en** *-å*.

§ 76. « choir » n'est représenté à Saxel que par l'infinitif *ṯyẽdrė*, presque complètement sorti de l'usage.

§ 77. *nẽvå* neiger, *nevã ŋu*.
i nå, *nẽvi̦vė*, *ŋu*, *nẽvrạ*, *nèvrè*.
k-i nèvė, *k-i ŋusė*.

§ 78. *plovå* pleuvoir, *plovã plu*.
i plu, *plö̆vi̦vė*, *plè* (*plovẹ* ?), *plö̆vrạ*, *plö̆vrẹ*.
k-i plụvė, *k-i plovĭsė* ou *plusė*.

§ 79. *valå* valoir, *valã valu*.
Indic. :
Pr. : *vå̆lė*, *vå*, *vå* *vàli̦*, *vå̦lã*.

Impft. : *valyœ́, valą̊, valå* *valą̊, valą̃.*
Pft. : *valirå valė.* *valirå valịrã*
Fut. : *vadrą̊*... Cond. : *vadrị*...
Subj. :
Prt. : *valė, valę́, valė* *valę́, vąlã.*
Ipft. : *valis, valiså, valis* *valiså̧, valịsã.*

§ 80. *vi* voir, *vẽyã* *vyu,* f. : *vyụwa.*
Indic. :
Prt. : *vẽyė, vė, vė* *vėyị, vẹ̃yã.*
(Cf. *n-i vẽyė rã* je n'y vois rien ; *vėyivė sã* ? voyez-vous cela ?)
Impft. : *vẽyœ̨́, vėyå, vėyė* *vėyå, vėyą̃.*
Pft. : *vi* ou *vė, vi͂rå, vė* *vi͂rå, virã.*
Fut. : *vé͂rą̊*... Cond. : *vé͂rị.*
Subj. :
Pr. : *vẽyė, vẽyė* ou *vėyę́, vẹ̃yė* *vėyị, vẹ̃yã.*
Impft. : *vĩs, viså,* *vis* *viså, vịsã.*
Imp. : *vå̃ ! vėyẽ, vėyẽ vi* « voyons voir », *vẽyi.*
(A la 2e sg. et 2e pl., on emploie plus couramment le v. *gẽti* regarder.)

III. **Les verbes en** *-rė.*

§ 81. *di͂rė* dire. P. pt. : *dzã* P. pé. : *dyė,* f. *dyẽta.*
fr. loc. p. pé. f. *disė* je me suis dise (vx).
Indic. :
Prt. : *dyò, di, di* *dzi* ou *dẽtė* *ḍyã.*
Impft. : *dzivė, dzĩvą̊, dzivė* *dzivą̊* *dzịvã.*
Pft. : *dzi, dzirą̊, dzė* *dzirą̊* *dzirã.*
Fut. : *drå̃*...
Cond. : *dri, drẽyą̊, drẽ* *drẽyą̊,* *drẽyą̃.*
Subj. :
Prt. : *djœ́* ou *dẹ̃jė* ou *dẽzė, djė́, dėjė* *dzi djã*
Impft. : *dzĩs, dzișå dzĩs* *dzisą̊ dzịsã*
Imp. : *di* *dzẽ* *dzi* ou *dẽtė.*

§ 82. *rédwę̃rė* ranger, remettre en place (un objet dont on s'est servi). N'est pas employé à toutes les formes.
P. passé : *rédwi,* f. *-wịsa.*

Ind. prés. : *zè rédwẹ̀zè*. Fut. : *rédwḗrạ̊*.
Imp. : *rédwi, rédwizẹ̄, rédwizị*.

§ 83. *ékrẹ̄rè* écrire. P. prés. : *ékrizā*. P. pé. : *ékri, -ị̆sa*.
Indic. :
Prt. : *z ékrị̄zè, t-ékri, él ékri* *voz ékrizi y ékrị̄zā*.
Impft. : *ékrizị̄vè, -ivå, -ị̄vè* *-ivå* *-ivā*.
Pft. : *ékrizị, -irå, -ẹ* *-irå* *-ị̄rā*.
Fut. : *ékrḗrạ̊*. Cond. : *ékrḗrị*.
Subj. :
Prt. : *ékrị̄zè* aux 3 p. sg. *ékrizi, -izā*.
Ipft. : *ékrizis, -iså, ékrizis* *-iså, -ị̆sā*.
Imp. : *ékri* *ékrizẽ* *ékrizi*.

§ 84. *rī̀rè* rire.
P. pt. : *rèyā*. P. pé : *ri*.
Indic. :
Prt. : *riyè* *ri* *rèyị* *rị̆yā*.
Ipft. : *rḕyīvè* *-ivå* *-ị̄vè* *-ivå* *-ị̄vā*.
Pft. : *r(è)y-ị* *-irạ̊* *-ẹ* *-irạ̊* *-ị̄rā*.
Fut. : *rirạ̊...* Cond. : *rirị*.
Subj. :
Prés. : *riyè, r(è)yẹ́, riyè* *rèyị* *rịyā*.
Impft. : *r(è)yĭs, rèyisạ̊, rèyĭs* *rèyisạ̊* *rèyịsā*.
Imp. : *ri na mịta* ris un peu. *nè r(è)yi på* ne riyez pas.

§ 85. *kűrè* cuire. P. pt. : *kuyā*. P. pé : *kwé, kwḗta*.
Indic. :
Prt. : *kűyè, ku, ku* *kuyị, kuyā*.
Ipft. : *kuyị̄vè...* (comme ci-dessus).
Fut. : *kurạ̊...* Cond. : *kurị*.
Subj. :
Prés. : *kű̧yè, kuyẹ́...* (comme ci-dessus).
Ipft. : *kuyị̆s...* (comme ci-dessus).
trḗrè traire et arracher. P. pt. : *trḗzā*. P. pé : *tré, trḗsa*.
Indic. :
Prt. : *trḗzè, tré, tré* *trézi* « traisez », *trẹ́zā* « traisent ».
Ipft. : *tréz-ịvè* « traisais »...
Pft. : *tréz-ị, -irạ̊, -è* *-irạ̊, -ị̄rā*.

Fut. : *tréȓǻ...* Cond. *trẽȓį...*
Subj. :
Prés. : *tréz̧ė* ou *tréjœ̨, tréję̇, trẽz̧ė* *trẽz̧i, tréz̧ã* ou *-jã.*
Ipft. : *trez̧-ĭs, -isǻ...*
plérė plaire, comme *trẽrė.*

§ 86. *krẽrė* croire. P. pt. : *krẽyã.* P. pé : *kru, krųwa.*
Indic. :
Prés. : *krèyė, krǻ, krǻ* *krẽyį, krẹyã.*
Ipft. : *krèy-œ̨ -ǻ̧ -ǻ̧* *-ǻ̧ -ą̃.*
krẽyįvė...
Pft. : *kru, krurǻ, krè* *krurǻ krųrã.*
Fut. : *krérǻ...* Cond. : *krérį...*
Subj. :
Prés. : *krẹyė, krẽyę̇, krèyė* *krẽyį, krẹyã.*
Ipft. : *krus, krusǻ̧, krus* *krusǻ̧, krųsã.*
krẽyĭs...

§ 87. *l̦érė* lire, et trier. P. pt. : *l̦érz̧ą̃.* P. pé : *l̦érz̧ų.*
Indic. :
Prés. : *l̦érz̧ė, l̦ér, l̦ér* *l̦érz̧į, l̦ẹrz̧ã.*
Ipft. : *l̦érz̧-įvė...*
Pft. : *l̦érz̧-i, -irǻ, -ę̇* *-irǻ -įrã.*
Fut. : *l̦érǻ...* Cond. : *l̦érį.*
Imp. : *l̦ér, l̦érz̧ę̃, l̦érz̧i.*

§ 88. *ékų̃rė* battre le blé. P. pt. : *ékoyã.* P. pé : *éko, -ǫsa.*
Indic. :
Prés. : *z̧-ékœ̃yė, ékœ́, ékœ́, ékoyi, ékœ̨yã.*
Ipft. : *ékoyįvė...*
Pft. : *ékoyį.*
Fut. : *ékurǻ̧...* Cond. : *ékurį.*
Même conjugaison : *sakų̃rė* secouer.

§ 89. *bǻrė.* P. pt. : *bevã.* P. pé : *byu, byųwa.*
Indic. :
Prés. : *bẽvė, bè, bè, bèvį, bẹvã.*
Ipft. : *bèvįvė.*
Pft. : *byu, byurǻ, byu, byurǻ, byųrã*

Fut. : *bèrå* Cond. : *bèri*
Subj. : *bȅvė* ou *bèvyœ́*; *bȅvė* ou *bèvyé*, *bȅvė*, *bèvyi*, *bẹ̀vā*.
Ipft. : *byus*, *byuså*, *byus*, *byuså̦*, *byu̦sā*.

§ 90. *mœ̄́drė* moudre. P. pé : *molu̦*, *-u̦wa*.
Indic. :
Prés. : *mœ̄́lė mœ́ mœ́* *moli̦ mœ̄́lā*.
Ipft. : *molīve*...
Pft. : *molé*, *molirå*, *molè* *molirå*, *-i̦rā*.
Fut. : *mœ́drå*. Cond. : *mœdri̦*, *-ĕyå̦*...
Subj. :
Prés. : *mœ̄́lė* aux 3 pers. du sg. *moli molā*
ou *molœ́*, *molẹ́*, *molǻ*.
Ipft. : *molisė*, *-iså̦*, *ĭsė* *-iså̦*, *i̦sā*.
Imp. : *mœ́*, *molē*, *moli*.

§ 91. *kœ̄́drė* coudre. P. pt. : *kozā*. P. pé : *koz-u*, *u̦wa*.
Indic. :
Prés. : *kœ̄́zė*, *kœ́*, *kœ́* *kozi̦*, *kœ̄́zā*.
Ipft. : *kŏzīvė*...
Pft. : *koz-i̦* *-irå* *-ẹ̀* *-irå*, *i̦rā*.
Fut. : *kœ̄́drå*... Cond. : *kœdri̦*.
Subj. :
Prés. : *kœ̄́zė*, ou *kojœ́ kojẹ́*, *kœ̄́zė* *ko-jẹ́* ou *-zi̦*, *kojā*.
Ipft. : *koz-ĭs*, *-iså̦*, *-iså̦*, *-i̦sā*.
Imp. : *kœ́*, *kozē*, *kozi̦*.

§ 92. *krādrė* craindre. P. pt. : *krèŋā*. P. pé : *krèŋu̦*, *-u̦wa*.
Indic. :
Prés. : *krȅŋ*, *krā*, *krā* *krèŋi*, *krẹ̏ŋā*.
Ipft. : *krèŋ-īvė*...
Pft. : *krèŋ-i* *-irå* *-ė* *-irå*, *-i̦rā*.
Fut. : *krādrå*... Cond. *krādri̦*...
Subj. :
Prés. : *krȅŋė*, *krèŋé*, *krèŋė* *krèŋi̦*, *krẹ̏ŋā*.
Ipft. : *krèŋĭs*.
Même conjugaison : *plādrė* plaindre ; *tyādrė* teindre ; *pwādrė* poindre (*sė p.* s'agripper, ou se quereller, se crêper le chignon).

§ 93. *prādrė* prendre. P. pt. : *prèŋā*. P. pé : *prå*, *prȅsa*.

Indic. :
Prés. : *prèn, prã, prã* *prèni, prènã.*
Ipft. : *prèn-ìve...*
Pft. : *pri* ou *-ẹ, prirå, prè,* *prirå, prịrã.*
Fut. : *prãdrå...* Cond. : *prãdrị...*
Subj. :
Prés. : *prène* ou *prènœ, prèné, prène* *prèni, prènã.*
Impft. : *pris, prisǻ, pris, prisǻ, prịsã.*
Imp. : *prã, prénẹ, prèni.*

§ 94. *mètre* ou *m(è)tå* mettre. P. pt. : *mètã.* P. pé : *mè* ou *mètụ* (*-ụwa*).
Indic. :
Prés. : *mète, mè, mè* *mèti* (ou *mtå*), *mètã.*
Ipft. : *mètìve...*
Pft. : *mi mirå mè.* *mirå, mịrã*
Fut. : *mètrå...* Cond. : *mètri...*
Subj. :
Prés. : *mète* (ou *mètyœ*), *mètyé, mète* *mèti, mètya.*
Ipft. : *mèt-is, -iså, mètis* *mèt-iså, -ịsã.*
Imp. : *mè, mètẽ,* *mèti* ou *mtå*
Même conjugaison, avec les deux p. pés., des composés : *promètrè, ad-, par-, rè-, sòmètre.*

§ 95. *kunètre* connaître. P. pt. : *kunsã.* P. pé : *kunụ, -ụwă.*
Indic. :
Prés. : *kùnès, kunè, kunè* *kunsi, kunẹsã.*
Ipft. : *kunsịve...*
Pft. : *kun-u, -urå, -è* *-urå, -ụrã.*
Fut. : *kŭné-trå...* Cond. : *-ètrị...*
Subj. :
Prés. : *kun-ẹse, ẹse, -ẹse* *-(è)sị, -ẹsã.*
Ipft. : — *-ụse, -uså, -us* *-uså, -ụsã.*
Imp. : *kunè, kunsẽ, kunsi.*
Même conjugaison : *krètre* croître.

§ 96. *eègre* suivre. P. pt. : *eègã.* P. pé : *eègụ, -ụwă.*
Indic. :
Prés. : *eège, eè, eè* *eègị, eègã.*

Ipft. : *ɛègi̜vė...*
Pft. : *ɛègi, -irå, -ė* *-irå, -i̜rā.*
Fut. : *ɛègrạ̊...* Cond. : *ɛègri̜...*
Subj. :
Prés. : *ɛègė* ou *ɛè-gyǿ, -gyé, -gė* *-gyi̜, -gyā.*
Ipft. : *ɛègïsė.*
Imp. : *ɛè, ɛègē, ɛègi.*

§ 96 *bis. vi̜vrė.* P. pt. : *vivā.* P. pé : *vivu.*
Indic. :
Prés. : *vi̜vė, vi, vi* *vivi, vi̜vā.*
Ipft. : *vivi̜vė...*
Pft. : *vivi, vivirå, vivẹ, vivirå, vivi̜rā.*
Fut. : *vivrạ̊...* Cond. : *vivri̜...*
Subj. :
Prés. : *vivė* ou *viv-yǿ, -yẹ́, -ė* *vivyi, vi̜vyā.*
Ipft. : *vivis...*
Imp. : *vi, vivē, vivi.*

IV. **Les verbes en *-i*.**

§ 97. *tėṇi̜* tenir *tėṇā* *t(ė)nu, -ṷwă.*
Indic. :
Prés. : *tẹ̄ṇė, tē, tē* *tni, tẹ̄ṇā*
Ipft. : *tni̜vė...*
Pft. : *tėṇi, tnirå, tėṇẹ* *tnirå, tnirā.*
Fut. : *tēdrạ̊...* Cond. : *tēdri̜...*
Subj. :
Prés. : *tẹ̄ṇė* ou *t-ṇǿ, -ṇé, -ė* *-i, -ā.*
Ipft. : *tn-isė, -iså, -isė* *-iså, -i̜sā.*
Imp. : *tē* *tnē tni.*
Même conjugaison : *veni* venir.

§ 98. *muri* mourir. P. pt. : *murā.* P. pé : *mor, mǿ̜rta.*
Indic. :
Prés. : *mǿ̜rė* *mǿ̜rė* *mǿ̜rė* *muri, mǿ̜rā.*
Ipft. : *muri̜vė...*
Pft. : *murẹ* *muri̜rā.*
Fut. : *mǿrėrạ̊...* Cond. : *mœrėri̜...*
Subj. :

Prés. : *mœ̄re, mœ̄ryę, mœ̄re mœryę mœ̄rā.*
Ipft. : *mur-ìs -isȧ -ise isȧ įsā.*

§ 100. *uvri* ouvrir P. pé : *uvrį, uvrę, -ę̄ta.*
krĕvi couvrir P. pé : *krĕvi, krĕv-ę, -ę̄ta.*
ofri offrir P. pé : *ofri, ofré.*
sĕfri souffrir P. pé : *sĕfri.*

Cf. pour ces verbes l'observation du § 61.

II

TEXTES

Abeilles.

1. *ō tnive lé-z-avę̄ḻe dyā-ō-tulą̊r* [1], *dyā-dé-rūṣ-dē-pą̊ḻ ; yǫ̊ra yā-dé-ruṣā-mérĭkę̄ne.*

2. *kā ō-n-a dé-z-avę̄ḻe, fó s-vę̄ḻi k-lé-rå̄te lé-mzyā pȧ l-ivĕr.*

3. *lu-vyò z-ā-tŏzœ-zu-dyè k-lé-z-avę̄ḻe ṣātā lè-tā-du-tédẹ́ǫ* [2], *la-né d-la mĕ̊sa d-la-minę.*

4. *kā-i-mœ̄r-kŏkō dyā-la-mèzǭ* [3], *s-ō-nè-mȧ-pȧ d-abor ō-krĕpe é-z-avę̄ḻe, i-mœ̄rā tǫ̊te.*

5. *pè-ārétȧ n-ésę̄, ō-ḻe-pȧsȧ̊ve-dvą̄ awé-ō-mryœ pè-lé-rĕvri, u-bē ō-busive su dé-kasrǫ̊lè. Lé-z-ăvèle ṣetā* [4] *jusk-a-trè-yȧ̊ze pè-r-ā.*

6. *y-ā-n-avȧ̊yō k-avȧ ō-grĕni* [5] *k-ĕ̊tȧ bu* [6] *dsu ; é-y-i lȧ̊sive dé-ruṣ mèzenę, pwe lu-z-ésē z-alȧ̊vā s-pozȧ ityę, sā jò k-é-n-aṣtȧ̊ve jȧ̊mé zē-d-avę̄ḻe.*

1. En fr. loc. « abeiller » *ȧ̊bèḻę* tend à disparaître.
2. Ou *tédyō*.
3. Le terme ancien *utȧ̊* ne s'emploie plus qu'avec les prépositions *devā, déri, vé* (*devā... l-utȧ̊* : devant, derrière, aux abords de la maison).
4. *ṣtȧ̊*, inf. Avec les 3 sens indiqués par Fenouillet (qui fut instituteur à Boège) : [1] sortir les bêtes pour les mener « en champ » ; [2] essaimer (*ṣlō* paraît être le terme ancien pour *esē*), [3] donner la voie à une scie.
5. Le *grĕni* est, à Saxel, un édicule en bois, en dehors de la maison pour éviter les incendies. Il est souvent à deux étages, avec un balcon extérieur. Il est du type du Haut Faucigny et du Chablais. On y serre des objets précieux.
6. *bu*, f. *bųwa* « creux, vide à l'intérieur, p. ex. d'un tronc d'arbre ». Aussi substantivement.

7. *t-å n-ésẽ̦, é-ṣtę, tė-lė-ϵę̀* [1], *tė-pu-lė-rprą̃drė y-å̃w-ė sė-pų̃ʒė ; mé s-t-é-på-aprę̣, pwé k-é-vėṉė ṣi-mė, ʒ-é-lė-drė d-lė gardå.*

8. « *lė prẽ̊mi prẽ̊vŏ̊lè* [2] *ʒṓnė k-ō-vė u-prẽlã* [3], *s-ō-pu-l-atrằ̊på, ō-trŏ̊vra n-ésẽ-d-avẽ̊ḻė dyã l-ã* ».

9. *lé-ʒ-avẹḻė kė-ṣėtã lė-ʒœ̀r-d-la fẽtaā̃dyǿ sė-mèʒėnã ã-kurę̀.*

1. On tenait les abeilles dans un rucher, dans des ruches de paille ; maintenant on a (« ils ont ») des ruches américaines.

2. Quand on a des abeilles, il faut prendre garde (« se veiller ») que les souris [ne] les mangent pas l'hiver.

3. Les anciens (« vieux ») ont toujours *eu dit* que les abeilles chantent le temps du te-deum, la nuit de la messe de « la » minuit.

4. Quand il meurt quelqu'un dans la maison, si on ne met pas aussitôt un crêpe aux abeilles, elles meurent toutes.

5. Pour arrêter un essaim, on « lui passait devant » avec un miroir pour le retourner, ou bien on tapait sur des casseroles. Les abeilles essaiment jusqu'à trois fois par an.

6. Il y avait un homme (« y en avait un ») qui avait un grenier qui était vide dessus, il y laissait des ruches « maisonnées » (garnies de rayons prêts à recevoir le miel), et alors les essaims allaient se poser là, de sorte (« ça fait que ») qu'il n'achetait jamais point d'abeilles.

7. Tu as un essaim, il essaime, tu le suis, tu peux le reprendre où il se pose ; mais si tu [n']es pas après, et qu'il vienne chez moi, j'ai le droit de le garder.

8. Le premier papillon jaune qu'on voit au printemps, si on peut l'attraper, on trouvera un essaim d'abeilles dans l'an.

9. Les abeilles qui essaiment le jour de la Fête-Dieu « se maisonnent » (construisent leurs rayons) en croix.

1. *ϵègrė*, inf. Cf. ci-dessus § 96.

2. *prèvolè* papillon, s. m., n'est indiqué ni par l'*ALF*, ni par les dictionnaires savoyards. Cf. à Saxel *prẽ̊vị̃la*, s. f., léger flocon de neige (synonyme : *prèvolè*); et (vx) : *ō prèvè*, s. m., un grain, très peu de chose : *i mãk kò du prèvè dė sau a tō frikå* il manque encore deux grains de sel à ton fricot.

Le *Lexique patois-français... de Vaux-en-Bugey*, de A. Duraffour, Grenoble, 1941, a omis dix mots à initiale *pré-*, en particulier : *prẽ̊vŏ̊lą̊* (*ṷ̣a*), v. tr. — saupoudrer les panetons, de *prèvolō*, s. m. (son le plus fin, plus fin que la *rkọ̆pa*, laquelle est plus fine que le *sō̆*).

3. Le mot ancien de Saxel *sằḻifœ̣̄r*, s. m., printemps, est à peu près sorti de l'usage.

Le loriot : *pyó* ou *pyòu* [1].

y-è n-izé zǫnè k-a lè-z-ålè nęrè, pwé lè-bè na mĭta [2] lą̄. é-ɛin awé dyā-lu-frèmèḷi pè-tròvå-lu-z-ųwa, kā lè-rènå za-za-burènå parmi. é sè tē yó pè-lu-bwè åwè é mèzè lé frizè. dvā [3] la-fē du-må-d-u tó-lu-pyòu sā dvā [4] dè partyè.

C'est un oiseau jaune, qui a les ailes noires, et le bec un peu long. Il cherche avec dans les fourmilières pour trouver les œufs quand le renard a déjà fouiné au milieu. Il se tient en haut par les bois où il mange les cerises. Avant la fin du mois d'août tous les loriots sont partis de par ici.

Chèvres.

fó på nœri lé tyèvrè kè s-akrèpåsā på pè psi, y è dé ɛèvèk [5].

Il ne faut pas nourrir les chèvres qui ne s'accroupissent pas pour pisser, c'est des hermaphrodites.

Vache « émoulée ».

lu-z-åtrè-yåzè ō mètīvè ō torsō dè pāḷ só la kåwå é vę kā y-ètyā pifé [6]

1. Un seul témoin du village donne au mot le sens de « pic-vert ». A Saxel, le pic s'appelle *kwè* ou *pèkabwę*.

2. Très employé. Cf. *na ptita mįta* un petit peu, *dé puyè mįtè* des miettes, des petites bribes, *a sā mītè* miettes par miettes, par petits morceaux ; *mitō* ou *mètō*, n. m. pl., petits morceaux de bois qui tombent quand on fait de la menuiserie, *mitnå* émietter (conjugué d'après § 61 fin), p. ex. *mitnå du pā dyā du låfé pè lè sa* émietter du pain dans du lait pour le chat, *dé mitè* se dit également de choses qui ne s'émiettent pas : *alå dé mit u bwè* aller quelquefois, de temps en temps au bois, *se prèzi dé mitè* se parler un peu.

3. *lā*, f. *lāzè* long, longue ; *lāzyœ́* longueur ; *ètr ā tā lā dè* + inf. trouver le temps bien long avant de revoir quelqu'un ou d'avoir de ses nouvelles ; *alāzi* (aussi *ralāzi*, p. ex. dans allonger une robe), se conjugue sur *travaḷi*. — Au sens de « grandir de taille, s'allonger » on dit aussi *s-élāzi*.

4. *dvā* avant, devant, et parti, e. *s-al za dvā ?* Est-il déjà sorti ?

5. *ɛ(è)vèk*, masc., hermaphrodite. Se dit des bovins : « *ni moz ni bovè* », mais aussi des autres espèces animales, gallinacés, chevalins. [Cf. E. Tappolet, *die alemannischen Lehnwörter in den Mundarten der französischen Schweiz*, 1914 (I), p. 29 ; 1917 (II), p. 196-7. Voir *Lexique de Vaux : zåryo*.]

6. *pifé*, *fęta* seulement-fait, e. *k-i fós ō gamè u bē ō vé, ō ḷœ́ bålè na gòta*

pè lœ rèlèvå lè ŋœ d la kåwą, e pè k-i fis på dé vaṣ émulę [*na vaṣ émulåyè*].
õ dzivè kè lé vaṣ k-avyã la kawa yǫta z-ètyã pè bråvè kè l-z-åtrè.

Autrefois on mettait un « torchon » de paille sous la queue *aux* veaux, quand ils venaient d'être faits, pour leur relever le nœud de la queue, et pour que ça ne fasse pas des « vaches émoulées » [une vache émoulée].

On disait que les vaches qui avaient la queue haute étaient plus jolies que les autres.

Ouverture de l'écurie après l'hiver.

fó på ṣtå na dmãzè u bẽ õ dvądrè, lu muṣõ dvœrã lé bętyè.

Il ne faut pas « jeter » un dimanche ou un vendredi, les moucherons dévorent les bêtes.

Cuisine.

Un mets savoyard : *tartifle ã barbò* (ou *u barbò*)[1].

(*Fó lé läsi ãtīr, awé u bẽ sã lé plęṣè*).

Pè-k-lé tartiflè u barbò sósã bunè, i fó lé får kūrè dyã õ brãzẽ[2] *dè gwįzè, gẽrè mètrè d-ędyè (n-ubla på du på dè sau !), pwé får du bõ fwa, k-i gãvyã*[3] *på. kã y-a õ momã k-i kųyã, virè tõ brãzẽ. õ yåzè kwétè, i rẽstè zẽ d-ẽdyè u ku du brãzẽ, s-t-å eu la mzrå*[4] *m*[5] *-i-fó. Låsè-lé tòpari su lè fwa adè dawè mnutè ; dékvẽtla*[6] *lé pè lé får éewåyi. Tè pu mimamã lé lasi splå na mita, i sarã kè mèlœ.*

y-a rã kè mè rènovèlå atã kè dé tartiflè ã barbò awé dè la toma blãṣ.

(Il faut les laisser entières, avec ou sans les peaux.)

Pour que les pommes de terre « au barbot » soient bonnes il

d-ẽdyè såkrąyè pè kmãsi : que ce soit un enfant ou un veau, on leur donne une goutte d'eau sucrée pour commencer.

1. Cf. *Glossaire des Patois de la Suisse Romande*, II, 248 : *barbǫ*.
2. On dit aussi *marmita*. Mais *brãzẽ* est encore le terme le plus usuel, *brãznå d-édy ṣǫda* marmitée d'eau chaude.
3. Verbe *gãvå*, intr., (du feu) brûler sans flamme ; (des aliments) rester trop longtemps sur le feu ; *gãvẽ*, s. m., odeur de renfermé (*i ewã lè* = ça sent le renfermé).
4. 3 ind. pr. *mzrè*. Cf. *m(è)zrą*, pl. *ẽ*, mesure.
5. Pour *mã*, abrégé déjà de **kmã*.
6. Cf. *kvẽtlè*, s. m., couvercle.
7. *splå* commencer à brûler (d'un aliment sur le feu).

faut les faire cuire dans une marmite de fonte, guère mettre d'eau (n'oublie pas deux grains de sel !), puis faire du bon feu, [pour] qu'elles ne s'arrêtent pas de cuire. Quand il y a un moment qu'elles cuisent, tourne ta marmite. Une fois cuites, il ne reste pas d'eau au fond de la marmite, si tu as su la mesurer comme il faut. Laisse-les cependant sur le feu encore deux minutes ; découvre-les pour les faire sécher. Tu peux même les laisser un peu brûler, elles [ne] seront que meilleures.

Il n'y a rien qui me revigore autant que des pommes de terre en robe de chambre avec de la tome blanche.

Le gateau des Rois : *ô ryåmė*.

på får ō ryåmė, ō preyīvė dė l-ẹdyė, dė la fårnạ, pwé ō-n-ụwa ; *lėtyė k-avyā dė kẹ i mėtīvā ōkò du sọkr ė du bœ̄r.*

i s-å tòzœ z-u fé dé ryåmė på lé måzō.

lu-z-ōm alåvā ḍywåyi lu ryåmė u kåfé lu-z-åtr-yåzė ; *ō trīvė på lu rė mā ọra.*

Pour faire un « royaume », on prenait de l'eau, de la farine, et un œuf ; celles qui avaient de quoi y mettaient encore du sucre et du beurre.

Il s'est toujours *eu* fait des « royaumes » *par* les maisons.

Les hommes allaient jouer les royaumes au café *les autres* fois ; on ne tirait pas les rois comme maintenant.

Pendant la messe.

sė gardå, v. pron., garder la maison pendant que les autres membres de la famille vont à la messe. *kwi-y-ė k-sė gårdė wė ?* Qui est-ce qui « se garde » aujourd'hui ? (Lexique de Saxel).

lu-z-åtrė-yåzė, lātyė kė-s-gardåvė sė dépaṣīvė dė får kur ō matafā, l-alåvė krėyå sė vzēnė, pwé i faeā dé bunė dizœ̄r[1] *awé lė matafā pwé ō tpē dė mọda.*

1. Ce petit repas régulier s'appelle *får lé dizœ̄r* ; ensuite vient le *gutå* (également verbe) ; puis *får lé katrœ̄r* ou *bēr lė kåfé*, et enfin *spå* (*lė spå*). Le 1er repas du matin est *lā spā* ; on dit *a la spa.:. dvā la spa.:. apré la spa :* *dédyēnå* ne s'emploie jamais en parlant des repas des paysans ; eux « *i mèzā la spa* ». Cf. *a ḍyō* à jeûn, *ḍyōnå* jeûner.

Autrefois, celle qui se gardait se dépêchait de faire cuire un « matefaim », elle allait appeler ses voisines, et elles faisaient de bonnes dix heures avec le matefaim et un pot de cidre.

MARIAGE ET MÉNAGE.

a-na-fèl̥ė kė-sė-mŏl̥ė ā faεā la bu̥ya ō di : tė prādré ō-n-ŏm k-amra bę̀rė.

kā-ō-n-ŏm bē na fèna sė prŏmènā awé lé mā kurėjė[1] *su l ku, ō-di k-y-ā tòtė maryå lœ́ fę̀l̥ė.*

lu vyò dzīvā k-lœ́-k-sė măryā u-mè-d-u n-āmwèlā[2] *rā ; pwé asbē kė lœ́-k-s-ādètā pè-s-măryå mœ́rā ādètå.*

kā i-plu lē-zœ̀r k-na-fèl̥ė s-mą̊ryė, lē sara buna a lăfę́[3].

A une fille qui se mouille en faisant la lessive on dit : tu prendras un homme qui aimera boire.

Quand un homme ou une femme se promènent avec les mains croisées derrière le bas du dos, on dit qu'ils ont marié toutes leurs filles.

Les vieux disaient que ceux qui se marient au mois d'août ne mettent rien de côté, et aussi que ceux qui s'endettent pour se marier meurent endettés.

Quand il pleut le jour qu'une fille se marie, elle sera « bonne à lait » (bonne nourrice).

kā na-fèl̥ė se-maryą̊vė, pwé k-l-arvåvė dyā-la-måzō dė-sn-ŏm, su-lė-trau[4] *d-la-pœ̨́rta, dvā-k-l-ētrăs, la-balamår l̥ė-prēzātåvė la-tlau-du-grèni̥ awé-na-poș su-n-asi̥ta. s-y-ètå na-fèl̥ė k-ŭs-d-l-uzą̊zė, l-ābrăsivė sa-bălămą̊r, pwé lė-l̥ė-rbălivė sn-asi̥ta. Y-a za bē-du-tā k-i-s-få på-mę́.*

Quand une fille se mariait, et qu'elle arrivait dans la maison de

1. *kwurę̀* croix, *kŭrèzi* croiser, *la kurèją̀* le carrefour.

2. *āmwèlą̊* économiser, littéralement « mettre *ā-n-ō mwé* en un tas ». *apré ō bun-āmwèl̥œ̨́ | i vē ō bō débityœ́* (à père avare, fils prodigue). A peu près dans le même sens on dit *s-kė vē ă rik mŏd ă rak* ce qui vient en ric part en rac.

3. *lafé bătu̥* babeurre (*ō-n-ā fasè dé tǫ̊mė* on en faisait des « tomes ») ; *buna lăfèlịrė* bonne vache laitière, *lu vyò vivīvā sutò su lė lăfèlą̊zė* les anciens vivaient surtout de laitage. *lę̀tyą̊*, f., petit-lait.

4. Le mot est différent de *trå*, s. m., bûche de bois, gros morceau de boudin attaché à ses extrémités. Mais le « seuil » était fait d'une grosse poutre, et on a : *trălę̆*, s. m., solive, et *tralåzō*, s. f., charpente (*la = z-e plaεa* la charpente est placée).

son mari, sur le seuil de la porte, avant qu'elle entrât, la belle-mère lui présentait la clef du grenier avec une louche sur une assiette. Si c'était une fille qui eût de l'usage, elle embrassait sa belle-mère, et elle lui rendait son assiette. Il y a déjà « bien du temps » que cela ne se fait plus.

Dialogue.

(entre un frère cadet et son aîné, célibataire, qui abuse depuis longtemps de son hospitalité).

— *bō-zœ̨, lwi, tė suèt ō bun-ā... pwé tė tå̄ṣré vi dė få̄r u jō̊r pė tō kā̦tyė, pė på̄ tō̊zœ mzi lė pā é-z-å̄trė.*

— *ō ! y-ā-n-a å̄dè ṣi lu-z-å̄trė, i va bē dę̄sė.*

— *Wè, mé tė puryå̄ bē tė trovå̄ tò pèr ō yå̄zė sā pā ni épu̦n̦* [1].

— Bonjour, Louis, je te souhaite une bonne année... Et tu tâcheras « voir » de « faire au four » pour ton compte, pour pas toujours manger le pain « aux » autres.

— Oh ! il y en a encore chez les autres, ça va bien comme ça.

— Oui, mais tu pourrais bien te trouver tout par un coup sans pain ni « épogne ».

Encore les vieux célibataires.

få̄r sa så̄zō u sā mā lė trė̄yolè [2].

kā ō lå̄sė dé grā̦nė dé trèyolè dyā ō sā pādi [3] *na så̄zō, l-ā d-apré i vå̄lā rā pė wå̄n̦i* [4].

kā ō-n-ō̊m z-è vyò garsō, ō l̦ė di : t-å̄ fé ta så̄zō u sā mā lė trėyolè.

Quand on laisse des graines de trèfle dans un sac pendant une année, l'année d'après elles ne valent rien pour semer.

Quand un homme est vieux garçon, on lui dit : « tu as fait ta saison au sac comme le trèfle. »

1. Gâteau, fait à l'ordinaire de pâte seulement, et cuit (à moitié) sur le fourneau. *s-ō-n-avå̄ på̄ prœ pā d-ō yå̄zė a l-å̄trė, ō faså̄ n-épun̦. y avå̄ dé vyò kė mė̄tī̄vā dsu dé bė̄trå̄vė rå̄pé.* Si on n'avait pas assez de pain d'une fois à l'autre, on faisait une épogne. Il y avait des vieux qui mettaient dessus des betteraves râpées.

2. Cf. *trė̄yol̦ī̊r*, s. f., champ de trèfle.

3. Cf., à Ballaison, *pendi*, même sens (Constantin-Désormaux).

4. Cf. *wå̄n̦a̦*, s. f., champ ensemencé ; *wå̄n̦ė̄zō*, s. f. pl., semailles.

LES SURPRISES DU MARIAGE.

Y-avå ō yå̄zė ō garsō, y-ẽtå ō tăriblė. ė dzīvė tŏzœ a sa mår : wė mė maryå, mė i m fó dawė jẽnė. — « prã-z-ã adė yi̩na, pwė tė vėré apré, kė-lė-lė répãdi̩vė. » Y-ė s-k-ė fė.

Na-pår-dė-tã ã-n-apré, ė vẽnė mălå̩dė. altå drėmi dyã sō lė, mė lé mū̩sė lė tormãtåvã tėlămą̄ k-ė-pŏvå pò s-lé-dėfå̩drė.

— *« ė pur mū̩sė, k-ė-s-prė dė dirė, fœdrė vò maryå pė vo-z-arétå̩[1] ! »*

Il y avait une fois un garçon, c'était un terrible. Il disait toujours à sa mère : je veux me marier, mais il me faut deux femmes. « Prends-en toujours une, et tu verras après, *qu*'elle lui répondait. » C'est ce qu'il fit.

Quelque temps *en après*, il devint malade. Il était couché dans son lit, mais les mouches le tourmentaient tellement qu'il ne pouvait pas *se les* défendre.

— « Eh ! pauvres mouches, qu'il se prit *de* dire, il faudrait vous marier pour vous arrêter ! »

EAU BÉNITE.

y-ã n-a prœ k-alåvã kri d-l-édyėbéni̩tă, dė lătyė k-avå-itå-fẽtå é-pãt-kū̩tė ; i prė̩nivã na-ptita-fyū̩la, k-i rãplėsivã dyã-l-édyėbéniti a-l-édli̩zė ; pwė i l-éwåvã pė-lu-są̄, pė k-lé-rėkŏltė vni̩sã bẹ̄lė.

Il y en a assez (pas mal de gens) qui allaient chercher de l'eau bénite, de celle qui avait été faite *aux* Pentecôtes ; ils prenaient une petite fiole qu'ils remplissaient dans le bénitier à l'église ; puis ils la répandaient par les champs pour que les récoltes devinssent belles.

MALADIES.

Saint Antoine guérisseur.

lu vyò dzīvã kė kã ō-n-avå ō gamẽ malådė, i falå lẽvå[2] ã l-ōnœ̆r dė sẽt ãtwẽnė[3] dė får na mœrna du på du gamẽ.

1. Sur ce thème folklorique, cf. Aimé Vingtrinier, *Études populaires sur la Bresse et le Bugey*, Lyon, 1902, p. 314 ss. — Une histoire semblable est racontée d'un « tiaquo » [*tyą̆ko*], d'Hotonnes, commune voisine de Ruffieu, appartenant au canton de Brénod (Ain). A Saxel on désigne du nom de *tyăk* les bergers suisses ; là aussi le mot signifie « niais ».
2. *lẽvą̄* (*ẹ̄* ou *ą̄*), v., lever, soulever — bâtir — faire vœu d'aller en pèlerinage.
3. Forme du prénom courant : *twẹ̄nė* ou *twą̄nė*.

Les anciens disaient que, quand on avait un enfant malade, il fallait faire vœu en l'honneur de saint Antoine de faire une aumône du poids du gamin.

Maladie de jeune fille.

sa fḕḻė -ʐ-a tŏʐœ̀ må u vãtrė ; l-a-lèvå d-alå é vḕḻ[1] *a bordḕŋẹ̄*[2].

Sa fille a toujours mal au ventre ; elle a fait vœu d'aller « aux veilles » à Burdignin.

Jeux.

Billes : *dwå̄yi é-ʐ-ọ̆ŋė* « jouer aux ognes ».

y ã-n-a yō kė tīrė sọ̆ måpi dyã lė krọ̀ pė ã kori õ-n-å̄trė ; s-é-lė-kọ̊rė, a-l-a-fé sé-ʐ-ọ̆ŋė.

sé kė-n-vē-på a bė dė får sé-ʐ-ọ̆ŋė ʐ-è kōdanå a tni sọ̆ måpi ãtrė lė sékõ è lė trèʐyėmė dạ̊ ; lu-ʐ-å̄trė lė vị̄ʐã, mé lė måpi då restå ãtrė lu då sã tōbå ; s-é-tọ̄bė, la partya ʐ-è pardụwa pė sé k-n-a-på-fẹ́ sé-ʐ-ọ̆ŋė.

« Il y en a un qui » (un des joueurs) lance sa bille dans le creux pour en chasser un autre ; s'il le chasse (« court »), il a fait « ses ognes ».

Celui qui ne vient pas à bout de faire ses ognes est condamné à tenir sa bille entre le second et le troisième doigt ; les autres la visent, mais la bille doit rester entre les doigts sans tomber ; si elle tombe, la partie est perdue pour celui qui n'a pas fait ses ognes.

Le « sarvan ».

Jå̆mė ŋõ n-a-vyu lė sarvã. kwi y-è, mã al fé, tė-k-alė, d-å̄w-ẹ vē, va yė så̆vå ! tò s-k-õ vå (i vadrė mé dīre : tò s-k-õ våyå, kå̄r, yora, kråyė k-y-a på mé ʐē dė sarvã), to s-k-õ våyå, y-ḕtå s-k-al-avå-fé. E trèfīvė la kàwa é ṣėvó, u bē la kriŋérė ; mé y-ètå tėlamã ãmétlå, tėlamã trèfyå è trèfrētė k-y-avå ŋõ a i défå̄rė. I falå atãdrė k-é i défis ḻu mīmė. Prœ́ d-yå̄ʐė k-õ-n awusīvė kã al-tå dyã na må̆ʐõ ; i busīv u bœ́ ; la né õ-n-

1. Fête de la Nativité de la Vierge (*la fēta dē vḕḻė*, jour de la « vogue » *vị̄ga* de Burdignin).

2. Commune du canton de Boëge.

ar-dyė k tòt lé bẽtyė z-ètyã a l-abàda ; õ prènivė na tlẽrė [1] *; kã õ-n-arvåv u bœ, lé bẽtyė z-ètyã a lœ lårzė* [2], *bẽ trãkilė, apré a rãzi. õ-n-èlå a pãna rèvnu dèdyã k-i rkèmãsivė mé a busi. Mé lè matẽ õ våyå prœ k-lè sarvã* [3] *z-ètå partyė, rã k-a égéti lu șèvó.*

Jamais personne n'a vu le « sarvan ». Qui c'est, comment il est fait, ce qu'il est, d'où il vient, va le savoir ! Tout ce qu'on voit (il vaudrait mieux dire : tout ce qu'on *voyait*, car, maintenant, je crois qu'il n'y a plus de « sarvan »), tout ce qu'on voyait, c'était ce qu'il avait fait. Il tressait la queue aux chevaux, ou bien la crinière ; mais c'était tellement emmêlé, tellement tressé et « tresseras-tu », qu'il n'y avait « personne à y défaire » (personne n'était capable de le défaire). Il fallait attendre qu'il le défît lui-même. Assez de fois (Il arrivait assez souvent) qu'on entendait quand il était dans une maison ; ça frappait à coups redoublés à l'écurie la nuit ; on aurait dit que toutes les bêtes étaient lâchées ; on prenait une lumière ; quand on arrivait à l'écurie, les bêtes étaient à leur place, bien tranquilles, « après à » (en train de) ruminer. On était à peine revenu à l'intérieur que ça recommençait encore à frapper. Mais le matin on voyait suffisamment que le « sarvan » était par là, rien qu'à regarder les chevaux.

Histoire de Bellevaude [4].

Dyã lè tã, lé balvǫdė vnivã prœ u marșya ã bwèz ; adã i faså dé gru marșya, y èlå på mã ǫra.

sà få k õ yåzė y avå na balavǫda k ètå pè bwèz õ dmår. Pwé, slè

1. *ètléri* éclairer ; *tlẽrė* s. f., lumière pour s'éclairer.

2. *lårzė*, s. m., l'espace compris entre deux séparations et réservé à chaque bête, à l'écurie (*bœ*, m.). Familier : *a vutru lårzė !* à table ! Cf. à Blonay : *lårdzo* (L. Odin).

3. Cf., dans les *Poésies en patois savoyard* (de la région de Montmélian, Savoie), d'Amélie Gex, Chambéry, 1898, p. 64-67, *la rima du sarvant* « la rime du Servant », avec la note suivante : « Esprit follet, lutin, familier. On répand des grains de millet, au lieu de ses apparitions les plus fréquentes, il s'occupe à les recueillir et laisse ainsi en paix ceux qu'il tourmente d'habitude. »

A Vaux-en-Bugey (Ain), voir *sarvã* au *Lexique* de A. Duraffour, p. 275.

4. *bålåvǫ*, Bellevaux, cne du con de Thonon, *ã b.* : à B. *lœ dè b.*, les habitants de B., *õ dè B.*, un homme de B., *na bålåvǫda* une femme de B., *lé bålvǫdė* les femmes de B. Paroles prêtées aux « bellevaudes » qui entrent au

fmal iṭyẹ y åmã prœ bå̧rẹ, lè s ètå kmãdåyẹ na dmi dẹ vẽ rŏzẹ dyã ō kåfé, pwé l avå mètu rvèni ō pti pã k l avå kopå pè gòlé dyã sò vĕrẹ. Pwé tlé kẹ lẹ s aparẹå kẹ lè pã z-avå tò byu lè tlår. — « ã mō bụ̆grẹ, kè l dĕzè t a sō pã, t å byu ta dmi, è bẽ zè wè bårẹ la mĕna ĕtå ! » Pwé su sãtyè lè sè rkmãda na dmi.

Dans le temps, les Bellevaudes venaient pas mal au marché « en » Boège ; alors cela faisait des gros marchés, c'était pas comme maintenant.

Ça fait qu'une fois il y avait une Bellevaude qui était par Boège un mardi. Puis ces femmes-là, elles aiment pas mal boire, elle s'était commandée une demie de vin rouge dans un café, puis elle avait mis revenir un petit pain qu'elle avait coupé en bouchées dans son verre. Puis voilà qu'elle s'aperçoit que le pain avait tout bu le liquide. — « Ah ! mon bougre, qu'elle dit à son pain, tu as bu ta demie, eh bien ! je veux boire la mienne aussi ! » Puis sur cela elle se recommande une demie.

Histoire de patoisant.

Y ã n avå ō yåzẹ yō k-ètå-alå pè lō kòkẹ tã. kã é rĕvẹnẹ, é ṣãkrĕyịvẹ [1], *é dzīvẹ k-al-avå ublå lè påtwé. Mé tlé kè tò pèr ō yåzẹ, él-a mĕtu lè pi su*

couvent : *prĕnịyè tò, mō dyœ, lu zom n ã vůlã på mé.* » — sur la portée objective, et le goût, de ce genre — ici féminin — de plaisanteries échangées de village à village, voir le *Lexique de Vaux*, p. 347-8.

1. Mot dérivé de *ṣãkrẹ*, imprécation qui n'a rien de terrible, qui peut n'être qu'une légère injure. Il y a une forme féminine : *ṣåkra dè gamịna ! e sla ṣãkra !* (s'adressant ou s'appliquant à une petite fille). Le patois de Saxel a pu être appelé, tout simplement à cause de ses difficultés : *ō ṣãkrè dè patwé.* Cf. Constantin-Désormaux, sous *çhancro* (pour la région de Thones).

[*ṣãkro* est aussi une imprécation familière aux habitants du pays de Gex, que ceux du Genevois savoyard appellent par dérision les *ṭyŏkã* (cf. ci-dessus, p. 315, n. 1). Voici ce qu'écrivait, en 1850, un fort bon observateur du patois de Challex, con de Collonges (Ain). « Une expression grossière, qui revient à tout propos dans la bouche des Gessiens et qui leur est commune avec les habitants des cantons de Vaud, de Genève et des montagnes du Jura [cf. *FEW*, III, 174 a] les ferait reconnaître dans tous les pays. Chaque phrase d'un discours, même le plus calme, est assaisonnée du mot « *zh*ancro » (chancre), tellement que les premiers bataillons qui partirent du pays de Gex en 1791 s'appelaient les *bataillons du chancre* » (Abbé Dupery, mort évêque de Gap. Note manuscrite que m'a communiquée mon ami regretté, A. Buatier. — Note de A. Duraffour)].

lė zœ d-õ rå̄té ; l-å̄ta [1] *s-abă̊dₐ è ḽė pĕ̊ta su lė nå. E dzė : é bū̆grė dė rå̄té ! Adã i ḽ-avå bẽ fé rĕ̊trŏ̊vå lė patwé.* Jean Mouchet [2].

« Il y en avait un une fois qui » était allé par Lyon (avait vécu à Lyon) quelque temps. Quand il revint, il pestait, il disait qu'il avait oublié le patois. Mais voilà que tout par un coup il a mis le pied sur le « joug » d'un râteau ; le manche se redresse et lui pète sur le nez. Il dit : « eh ! bougre de râteau ! » Alors cela lui avait bien fait retrouver le patois.

Formulettes et chansonnettes.

å̄ bé sé alphabet.

å bé sé dé
lă văș a fé lĕ̊ vé
u ku du plă̊té ;
lĕ̊ vé z-è mŏ̊då,
lă văș ă plœrå,
lĕ̊ vé z-è rvènu,
la vaș a riu [3].

A, B, C, D, la vache a fait le veau | au fond du plat | ; le veau est parti, la vache a pleuré, le veau est revenu | ; la vache a ri.

1. [*å̄ta*, f., manche de râteau. Se trouve sous cette forme sans doute dans tout le Chablais. Je l'ai relevé à Bellevaux, con de Thonon ; Mégevette, con de Saint-Jeoire ; à Saint-Paul, con d'Évian. Cf. *Glossaire des Patois de la S. R.*, II, 75. — A. D.]

2. [M. Jean-Pierre Mouchet, professeur honoraire d'École Normale, né en 1866 à la Coche — sur la commune de Boëge —, tout proche voisin et cousin de la famille Dupraz, n'a cessé de revenir chaque année, pour plusieurs semaines ou plusieurs mois, sur la terre de sa famille. Il s'exprime d'instinct en patois, et avec la plus parfaite spontanéité, chaque fois qu'il rencontre un compatriote patoisant. C'est à M. Jean Mouchet que je dois d'avoir, en sept. 1935, fait sur les lieux la connaissance du patois de Saxel, et d'avoir pu, grâce au dévouement de Mlle Dupraz, à son filial amour des choses natales, assurer la conservation d'un précieux document linguistique et folklorique. — A. Duraffour.]

3. Cf. *Glossaire des Patois de la Suisse Romande*, p. 42. — Noter que la forme *riu* est là pour la rime.

La coccinelle : *pe̊rnȩ̊lė* ou *părnȩ̊tė.*

Les enfants posent les coccinelles qu'ils attrapent sur leur main et chantent :

pe̊rne̊te, pe̊rne̊tė,
va dīr u bō dyœ́
k-i fås (bis)
bó tā de̊mā !

Si l'insecte s'envole, on croit qu'il fera beau ; dans le cas contraire, c'est signe de pluie.

En faisant les sifflets : ritournelle d'autrefois.

såva, såva, pèlèrẽ,
y-a mé d-édyė kė dė vẽ !
trè pā,
trè lèvā
su lė ku du bòz̧èvā̦[1].

Sève, sève, pèlerin, | il y a plus d'eau que de vin ! Trois pains, | trois levains | , sur le c. des Bogévins (habitants de Bogève, commune du canton de Boëge).

Ș̣āfō (Chanson).

Tlé z̧ā yịna kō di ȩ gamẽ kė plœrā :

plœra, plœra
ș̣āta, rị
tir la kurda du sòlị,
t aré ō gru mărị.

En voici une qu'on dit aux gamins qui pleurent :

« Pleure, Pleure, | chante, ris ; | tire la corde du fenil, | tu auras un gros « Marie ».

1. Cf. *Lexique de Vaux-en-Bugey*, p. 347 ; A. Duraffour, *Aperçu de patois de Cerdon* [Ain], dans *Bulletin de la Soc. des Naturalistes de l'Ain*, 1928, 10-11.

ålélwuyạ̊ [1].

Dans une chansonnette plaisante :
alélwuyå ! alélwuyạ̊ !
på̄k z-èt arvạ̊
dėri la-pǣrt a-l-ãkurạ̊.
Alleluia ! Alleluia ! Pâques est arrivé | derrière la porte au curé.

Un « empro » (*ãpró*).

pȍpõ, simõ ; lă kå̆ḽ, bȍrdå̆ḽ ;
du fẽ kȍtõ...

(On a oublié la fin ; peut-être comme à Thônes, cf. Constantin-Désormaux, 162 b).

III

LES COMPARAISONS DANS LE LANGAGE DE SAXEL

Parties du corps :

na tẽta mã ō kår [2]	une tête comme un « quart »
— *ō ku d pūr...*	— un cul de pauvre
— *ō må̆gã*	— un vieux cheval
dé jwė mã dé pȍṣ [3]	des yeux comme des louches
— *gå̆t*	— des billes d'agate
ō nå mã ō så̆bọ̏	un nez comme un sabot
na lãga d vipȅr	une langue de vipère

1. *får dé z* = parler beaucoup, faire des difficultés, ou bien vanter de façon excessive. *ḽ-é dmãdå la parmèεō pè på̆så su ḽu, mé al-a-fé ō mwé d* = Je lui ai demandé la permission pour passer sur lui (sur son terrain), mais il a fait un tas [de discours pour masquer un refus].

2. Les deux premières comparaisons s'appliquent à une tête grosse et grasse. Le *kår* est une mesure pour les graines (10 à 12 litres). *na téta dė lœ́* (loup), *dė ṣẽnė* (chêne), *dė bwè* (bois) désignent une tête dure, un individu peu ouvert.

3. *plœ̄ra på, pị̄ra ! t-aré dé jwè mã dè poṣ dmã* ne pleure pas, petite ! tu auras des yeux comme des « poches » (louches) demain.

— *fårė*[1]	— de mèche de croisuel
dé bré mã dé kvė[2]	des bras comme des couvertures de char
dé pwẽ mã dé mål̥ę	des poings comme des tapes à fumier
dé då dₑ mårsåz...	des doigts de sage-femme
õ vãtrₑ mã õ bosǫ[3]...	un ventre comme un tonneau
— *na våş*	— une vache
— *õ nǒtęrₑ*	— un notaire
õ låděri[4] *mã na pœrta d grãz*	un derrière comme une porte de grange
— *na kåvåla*	— une jument
dé şãb mã dé şãdrẽwę[5].	des jambes comme des chènevottes.

Adjectifs (couleurs, formes, dimension, consistance, qualités et défauts physiques et moraux).

roz[6] (m. et f.) *mã õ kõforõ*	rouge comme une bannière
nå (*når*) *mã du pètǒlẽ*[7]?	noir (-e) comme des crottes de chèvre

1. La lampe elle-même : *krèzį̈a*, m. La « cresolette » *krèzoltą* est un tronc fermé servant aux quêtes à l'église ; ce mot désignait, autrefois, un jeu qui à Blonay, d'après Mme Odin, s'appelait la *kabra*.

2. *lu kvė*, m. pl., pièces de bois qui supportent les fardeaux dans un char qui n'a pas d'échelles (ce char est *õ şẽrė a kvė*) *: dé brė mã dé k.* sont des bras très gros.

3. *bǒsₑ*, f., gros tonneau de forme ovale ; *bǒstą*, f., petite « bosse » ; *bǒsǫ*, m., tonneau ordinaire. — Un terme plaisant pour ventre est : *bǒrǫ*, m.

4. *lå*, côté ; *déri*, adv., derrière.

5. *şãba* est le mot normal pour : jambe ; *pyǒta*, patte de l'animal, peut désigner la jambe. — La tige verte du chanvre est à Saxel la *dåų*, mot qui signifie aussi la flèche du clocher. [Il doit y avoir une erreur, au point 947 de l'*ALF* où *d.* rend chènevotte. — A 946, Saint-Pierre de Rumilly, le mot pour « chènevotte » est *şãdryœ*. — A. D.].

6. De qqn qui est fort, qui a une santé à toute épreuve on dit : *y è* (ctr., *y è på*) *du roz dₑ şẽnₑ !* c'est du rouge de chêne. — *rozèmã*, *-ãda* rougeaud, e ; p. ex. *al e na mita r.*, *sã sãtyₑ al arė prœ buna fasõ* il est un peu r., à part cela il aurait « assez bonne façon » (*Lex. de Vaux*, 142 a, où l'expression devrait être aussi signalée comme étant du fr. local).

7. L'*å* de *nå* est un *è* très ouvert, comme dans les verbes en *-åyi*, correspondant à *-oyer*. *nèrăsų*, *-ųwa* noirâtre ; *nèrǫsₑ* noiraude. « Noircir » (cf. la carte 917 de l'*ALF*) se dit *fårₑ nè* (rougir : *rozåyi* ; salir *kofåyi*, de *kǒf* sale).

— — *õ ră̊mòndœ̆r*	— — un ramoneur
— — *õ ṣarbuni...*	— — un charbonnier
— — *õ mœ̆r*	— — un Maure
— — *du ṣarbuḻẽ*	— — du charbon incomplètement brûlé
blã (blãṣ) mã la dã du ṣẽ [1]	— — la dent du chien
— — *la nå*	— — la neige
— — *na pă̊ta*	— — un chiffon
vèr (-da) mã du pŭrą̊	vert comme du poireau
zõnɛ (-a) mã du sŏfrą̃	jaune comme du safran
gru (-sa) mã na per(a)a fuzi̦	gros comme une pierre à fusil
— *mã õ prè*	— une poire
ryã(-da) mã na bǫ̊la	rond comme une boule
— *na bãsų̊la* [2]	— un panier à noisettes
pla(-ta) mã na punẽzɛ	plat comme une punaise
lã(lãz) mã na pè̃rṣɛ	long comme une perche
— *õ zœ̆r sã pã*	— un jour sans pain
drå (-ta) mã na pę̆ka	droit comme une pique
zå (-da) mãd u paḻą̊strɛ [3]	raide comme de la tôle.
— *mã la justīs d bę̆rna*	— la justice de Berne [1]
du (-ra) mã l årma du dyą̊blɛ	dur comme l'âme du diable
— *du lœ́*	— du loup
— *du bwè*	— du bois
tãdrɛ, -a mã dla ròzą̊	tendre comme de la rosée

pètǫ̊la, f., crotte de chèvre, de lapin, de souris... *pètolẽ* a un sens collectif; *pètolå*, intr., crotter, *ãpètolå*, tr., importuner, ennuyer (très employé). *ma petola*, *mõ pètolè*, termes d'amitié qu'on dit aux enfants.

1. *blã* (m.) ou *blãṣyœ́* (f.) : blancheur ; *blãṣår*, *-da* pâle ; *blãṣnasu*, *-ųwa* se dit des étoffes où le blanc domine. — La comparaison [simplement relevée par le *Glossaire* dans le canton de Vaud (II, 412 b)] s'appliquait souvent, à Saxel, au pain : *t å fé ityè du pã bråvɛ bó, al* = tu as fait ici du pain joliment beau, il est...

2. *b.*, f. — C'est un panier rond avec un tout petit trou, où on met des noix, des noisettes pour les faire sécher. [Le mot ne se trouve pas dans les dictionnaires savoyards, ni dans le Glossaire romand : toutefois, ici, un terme qui peut être apparenté : *bansèya*, II, 229 b. — A. D.].

3. *p.*, terme vieux.

— *du bœ̃r*	— du beurre
épå (-esa) mã dla spa d mafõ	épais comme de la soupe de maçon
— *dla pélḁ̊*	— une poêlée
— *dla rå̊ṣe*	— de la teigne
tlår (-a) mã dl ụ̈ḷe	clair comme de l'huile (du ciel)
fǒr (-ta) mã õ bu	fort comme un bœuf
— *õ lœ́*	— un loup
så (sèṣ) mã du grẽḷẹ̃	sec comme un grillon
— *du brẽzį* [1]	— du braisil
— *õ tlu*	— un clou
— *õ brikè* [2]	— un « briquet »
mu (mola) mã na ɛika	mou comme une « chique »
vif (-a) mã na sãswi	vif comme une sangsue
prõ (-ta) mã la pœ̃dra [3]	prompt comme la poudre
ɛor (-da) mã õ tpẽ	sourd comme un pot
prů̃pre(-a) mã õ su	propre comme un sou
kǒf (-a) mã õ pwẽr	sale comme un cochon
— *õ pẽne*	— un peigne
— *na ṣnẽḷe*	— une chenille
mẽgre (m. f.) mã õ tlu	maigre comme un clou
— *na sklẽt*	— un squelette
gra (homme) mã õ pwẽr	gras comme un porc
salå (-åye) mã dla mwẽra	salé comme de la saumure
— *mã dla lẹ̃pa* [4]	— de la « lèpe »
må (-la) mã du ṣằmằrẹ̃ [5]	acide comme du « chamaret »
su (-la) mã la tẽra	saoûl comme la terre
— *õ pwẽr*	— un cochon
gǒlu (-ụ̈wa) mã na ṣằwa	goulu comme une corneille

1. Sec à se briser, s'applique au foin, au bois. A vrai dire le braisil n'est pas connu, et beaucoup emploient l'expression sans connaître le sens du terme de la comparaison.

2. *b*, mauvais cheval, mauvais mulet.

3. Il y a une expression synonyme que l'on trouve dans la rengaine suivante : *tãta borãtla* | , *t kas la ṣą̃ba* | , *t ã mèty in ã kằdra* | , *ke va p rè k la fœ̃dra*. (Tante bourantle, je te casse la jambe, je t'en mets une en coudrier qui va plus vite que la foudre).

4. *l.*, terme de sens inconnu. [Je l'ai relevé à Magland, con de Cluses. Cf. *Vox Romanica*, I, 165. — A. D.]

5. Terme de sens inconnu.

gròsi̜ (-ī̜r) mã dla pål̜ d få̜va	grossier comme de la paille de fève
kãflė (-a) mã ō krå̆pyó [1]	« gonfle » — gonflé de nourriture — comme un crapaud
lḗdė (-a) mã ō pyu	laid comme un pou
— *ō ku*	— un cul
grasa (femme) *mã na tṓpa*	grasse comme une taupe
vyò (vil̜ė) mã ådã	vieux comme Adam
— *ō zò*	— un juchoir
pūr (-a) mã lé rå̆tė	pauvre comme les souris
pwèr̂œ (-za) mã na rå̆ta	peureux comme une souris
kuryœ (-za) mã ō ṣa bŭ̇rŋė	curieux comme un chat borgne
librė (-a) mã luz izé	libre comme les oiseaux
frã (-ṣ) mã l ór	franc comme l'or
malē (-na) mã la gå̆la	méchant comme la gale
— *la fœdra*	— la foudre
grå̊ṡœ (-za) mã n ḗpné̜	gracieux comme des épines
— *ma na pœ̆rta d prèzọ̄*	— une porte de prison
fù (-la) mã na lọ̄ta	fou comme une hotte
pfu k på̆pḕrė [2]	plus fou que « papère »
bḗ̜tyė mã su pi	bête comme ses pieds
fyḗr (-a) mã ō krå̆pyọ́	fier comme un crapaud
— *ō pyu*	— un pou
må̆lir̂œ (-za) mã lé pī̂rė	malheureux comme les pierres
déplézã (-ta) mã na ṯyevra	déplaisant comme une chèvre
— *na vaṣ, ō vé*	— une vache, un veau
nu (nụwa) mã kã ō vē u mōdė	nu comme quand on vient au monde
rå (-ra) mã lu tlṑṣi̜	rare comme les clochers
vré mã ō n è i̜tyè	vrai comme on est ici
ē̆tr pl-ǟmwèrœ (-za) k må̆lå̜̄dė	être plus amoureux que malade.

1. Crapaud, à Saxel : 1) *ō bò* ; 2) *krapyọ́*, f. *-ọ̆sė* (s'emploie fréquemment appliqué à un enfant, surtout le féminin, de façon dépréciative) ; 3) *să̆vă̆ta*, f., gros crapaud.

2. Terme de sens inconnu.

Verbes indiquant diverses sortes d'activité :

alå (marcher) *mã l t(ė)vę*	aller comme l'ouragan, la bourrasque
— *mã la fœ̨dra* [1]	— la foudre
— *mã na ţywẽrį d şẽ*	— une charrue de chiens
alå (convenir) *mã l pœ̃z u ku*	aller comme le pouce au c.
— *mã ō fœdår a na vaş*	— un tablier à une vache
bėrė mã ō trųwa	boire comme un pressoir
bramå mã ō vę, na vaş	crier comme un veau, une vache
kŏȓi mã na lîvra	courir comme un lièvre
krått̊rė mã du şẽnǭ	pousser comme du chanvre
drẽmi mã ō plò [2]	dormir comme un billot
travaḽi [3] *mã ō marsėnę̄rė*	travailler comme un mercenaire
— *ō mås̆ăkrė*	— un massacre
gåŋi d l arzã mã la ploz	gagner de l'argent comme la pluie
vivrė mã n ermit	vivre comme un ermite
ėtrė mã l ver u sẽȓę [4]	être comme le ver au (= dans le) sérac
prèzi mã ō lèvrė	parler comme un livre
şãtå mã na lę̄ȓa [5]	chanter comme (une feuille de lierre ?)
— *mã na tåna ba pė ō kŏfį*	— un bourdon dans un coffin
jurå mã ō pătį	jurer comme un chiffonnier
ėtr ăbḽã —	être habillé —

1. Cf. la note 15.

2. *plò*, m., billot pour fendre du bois. *plo-d-ãşăplė*, dispositif (planchette reposant sur deux jambes, fixée sur le *plo* proprement dit), qui permet à l'ouvrier de s'installer à cheval, pour battre la faux sur l'enclumette qui est fixée sur le billot.

3. ou *sė travaḽi*, plus expressif (cf. ci-dessus, § 60).

4. Être heureux, à son aise ; on ne saurait être mieux. Il y a un terme plaisant pour désigner le sérac : *brigadyé*. On le mélange souvent avec du fenouil (*ţyẽru*) pour le laisser fermenter dans un grand pot (*tpẽna*).

5. A vrai dire, terme de sens inconnu.

ékrēre mã ō notēre	écrire comme un notaire
— *na polål k égravẹ̄te*	— une poule qui gratte la terre
ămå mã su du jwè	aimer comme ses deux yeux
fåre mã la toma, vni bō ã vuã vyò	faire comme la tome, devenir bon en devenant vieux
ētre mã lu du då dla mã	être [unis] comme les deux doigts de la main
se wèr̊i [1] *mã dé jēdre*	se dégrener, tomber en miettes comme des cendres
s fãdre mã na kạ̊rta	se fendre comme une carte
nåvå mã yõ k la kẹ̄ble	neiger comme un qui la crible

Comparaisons passe-partout :

.....*mã le zã*	...« comme les gens » (comme il faut, convenablement). Très usuel.
.....*mã l dyåble*	.....« comme le diable » (à la diable, très mal)
.....*mã tò*	.....« comme tout »

Expression d'une grande quantité :

åtã mã l bõ dyœ́ pur t ã bènẹ̄r	autant que le bon Dieu pourrait en bénir
na wīta dè mulẹ̀ [2]	un tout petit instant : l'instant où un mulet se roule dans la poussière, d'une durée infinie
yã n a pè la vya dé ra	il y en a pour la vie des rats

1. Cf. *wåre*, f. pl., miettes de pain qu'on a écrasé entre les doigts.
2. Le mulet, quand il est fatigué, se jette à terre, se roule une ou deux fois, puis se relève tout à fait reposé. L'expression s'emploie à propos d'une personne ardente au travail qui, fatiguée, se répare par quelques minutes de sommeil.

NOTES ADDITIONNELLES

A. — Morphologie.

§ 21, *v. p. 2.*

§ 32 (*suite*).

Il existe pour : *tel*, deux formes :

tå, qui est vieux, et qui s'emploie surtout dans des proverbes et des expressions plus ou moins stéréotypées : *tå gœ̨la, tå ku* telle bouche, tel c. (cet exemple montre que *tå* était une forme de masc. et de fém.) ; *y è tå kė z i dyò* ou *y è tå* c'est tel que je le dis, ou c'est tel.

tèl, f. *tę̀la*. Particulièrement usité dans : *ō tèl, na tèla*, un tel, une telle ; *y ã n a ō tèl kė...* il y en a un tel qui... On dit aussi, comme dans la phrase ci-dessus : *y è tèl mã z i dyò* ou *y è tèl !*

L'adverbe *tèlamã* marque l'intensité, le degré.

§ 50 (*suite*). *Expression du pronom-sujet.*

Le pronom-sujet peut ne pas s'exprimer :

1° à la 1re personne, quels que soient le temps et le mode, devant un verbe commençant :

A. par une consonne : *krę̄yė* (je) crois ; *tė krę̄yė* (je) te crois ; *vèyœ̄ dė ḷwã...* (je) voyais de loin... ; *drè prœ s kė m sé pãsåyė* « (je) dirai assez ce que (je) me suis pensée » ; *åwė lė prãdrį ?* où le prendrais-(je) ? ; *fó k laboryœ̄ dmã* il faut que (je) laboure demain ;

B. par une voyelle quand ce verbe est précédé d'un pronom complément : *y ãtãdė på* (je) n' « y » entends pas ; *noz é fé ō matafã* (je) nous ai fait un matefaim ;

2° à la 3e personne, à la forme impersonnelle : *fó mé s lèvå* (il) faut « mais » (= encore) se lever ; *fœdra kopå du bwė* (il) faudra couper du bois ; *tèk fœdrė voz ofri ?* Que faudrait-(il) vous offrir ? *tèk purė ḷė plę̄rė ?* Qu'est-ce qui pourrait lui plaire ? *tèk vẽdrė bẽ apré la gę̄ra asna k la miz̧ę̄rė ?* Qu'est-ce qui viendrait bien après la guerre sinon la misère ?

§ 62. Il faut comprendre dans la 12e série d'alternances :

brẽsį bercer -*zẽ brį̃sė...* je berce...

où l'*ė* du radical inaccentué n'est pas tombé.

« La remarque concernant *abãdnå* et *ştå* n'est pas exacte. On dit

toujours *z abãdẹnė.* ; *i ṣẹtã.* Mais *z abãdnė...* et *ṣlã...* s'entendent aussi ; cela varie avec les sujets et chez les mêmes sujets. » (Observation de Mlle Dupraz après nouvelle enquête. Je crois pouvoir ajouter, d'après des idées longuement méditées et fortement étayées : (chez les mêmes sujets) d'après des conditions syntactiques. Mlle Dupraz a, d'elle-même, dans le parler de son père, noté une alternance dans le mot « soupe » : *la sọpa* (la soupe), et *la spaṣọda* (la soupe chaude). Tout le monde à Saxel, à la réserve de M. Dupraz, dit : *la spa*, en toute position. — A. D.)

B. — Un dernier texte patois.

fœfl̥ẹ̊zė [1], m. s., repas qu'on faisait quand on avait terminé un gros travail.

kã ō n avå̃ furni dė plãtå̃ (planter les pommes de terre), *u bẽ dė fẽnå̃, u bẽ dė mẽsnå̃, ō få̃så̃ n-ẽpuŋ, ō mẽtiv(ė) ō bŏkō dė sŏkrė dyã lė-z-ası̨tė, dla mọda, pwé ō sė få̃så̃ dé mŏl̥ẹtė ; tlé lė fœfl̥ẹ̊zė* [2].

Quand on avait fini de « planter », ou de faner, ou de moissonner, on faisait une « épogne », on mettait un peu de sucre dans les assiettes, du cidre, puis on se faisait des « mouillettes ».

1. Cf. Constantin-Désormaux : *feuflïajhŏ*, s. m. (région de Bonneville) : action de lier la lame d'une faux avec le manche, à la fin des moissons... Fenouillet (sans localisation) : *feuflajo, revolla...* (litt. « faucillage »).

2. *får na mol̥ẹta*, faire tremper du pain, des pommes de terre, des châtaignes dans du cidre, du vin sucré. *lu vyò z-ėlyã golu* (friands) *dė mol̥ẹtė ; lu jwãnė d-ora n-ã bal̥ã på mè da rã* les vieux d'autrefois étaient... ; les jeunes de maintenant n'en font plus aucun cas. (*bal̥i da rã dė...* « donner de rien de... », dédaigner ; cf. *n-ã savå̃ dė rã*, ou *da rã* « n'en savoir de rien », ne rien savoir à ce sujet).

[Ayant eu connaissance de l'article *Le Nouvel Atlas linguistique de la France* publié par M. Albert Dauzat dans *le français moderne* (1942, 1-10), j'ai demandé à Mlle Dupraz l'autorisation de transcrire encore ces deux fiches du *Lexique de Saxel*. La lecture attentive de ces lignes, et de celles qui précèdent, montrera aux ouvriers de cette nouvelle enquête ce que peut être ce patois « spontané », qu'il faut à tout prix évoquer (mais non pas « suggérer »), dans une conversation seulement dirigée, mais qui reconstitue autant que possible l'ambiance réelle et l'état mental normal du patoisant. Avant M. Spitzer et M. Bottiglioni, j'avais, fort d'une longue expérience, formulé sur cette question les vues les plus nettes (cf. *Phénomènes généraux... de Vaux-en-Bugey*, 1932, *Introduction* — non publiée dans la *RLiR*, 8 — : *l'enquêteur et les procédés d'enquête*). Il va de soi enfin que les jeunes

enquêteurs devront, avant tout, se préoccupper de déceler, et de rectifier, les erreurs qui n'ont pas pu ne pas se glisser dans l'*ALF*, et même dans des relevés moins rapides. Ce que j'ai dit dans les notes précédentes à propos de « chènevotte » peut les éclairer à cet égard. Il faut mettre tout en œuvre pour que de nouvelles erreurs ne s'ajoutent pas à celles qui ont été commises. La densité des points importe beaucoup moins que la qualité du patois parlé en ces points ; au lieu de s'éparpiller en largeur, il faut surtout creuser en profondeur, aux endroits où l'enquête est susceptible de rendement. — Antonin Duraffour.]

(*A suivre.*)

Saxel (Haute-Savoie).
Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise). J. DUPRAZ.

Le Gérant : A. TERRACHER.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXLII.

SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS ROMANES ET FRANÇAISES

VOLUMES PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE M. MARIO ROQUES

1. M. ROQUES. *Bibliographie des travaux de Jules Gilliéron.* 13 fr.
2. N. DUPIRE. *Bibliographie des travaux d'Ernest Langlois.* 20 fr.
3. G. POTEY. *Le patois de Minot* (Côte-d'Or). 20 fr.
4. J. LHERMET. *Lexicologie du dialecte d'Aurillac.* 52 fr.
5. J.-M. ROBERT-JURET. *Le patois de la région de Tournus.* 40 fr.
6. E. VIOLET. *Le patois de Clessé* (Saône-et-Loire). 32 fr.
7. J.-K. DITCHY. *Les Acadiens Louisianais.* 58 fr.
8. W. VON WARTBURG. *Bibliographie des dictionnaires patois.* 52 fr.
9. E. COCHET. *Le patois de Gondecourt* (Nord). 65 fr.
10. P. BOLLON. *Lexique de la Chapelle d'Abondance* (Hte-Savoie). 26 fr.
11. A. SCHMITT. *La terminologie pastorale dans les Pyrénées Centrales.* 52 fr.

12. E. Pousland. *Etude sémantique de l'anglicisme dans le parler franco-américain de Salem* (Nouvelle Angleterre). 78 fr.

13. C. Brunel. *Bibliographie des manuscrits littéraires en ancien provençal.* 48 fr.

14. F. Meinecke. *Enquête sur la langue paysanne de Lastic* (Puy-de-Dôme). 40 fr.

15. Jeanton et Duraffour. *L'habitation paysanne en Bresse.* 40 fr.

16. C. M. Crews. *Recherches sur le Judéo-Espagnol dans les pays balkaniques.* 48 fr.

17. H. Phillips. *Le parler de la paroisse Evangeline* (Louisiane). 40 fr

18. K. Jaberg. *Aspects géographiques du langage.* 48 fr.

19. E. Violet. *Les patois mâconnais de la zone de transition.* 40 fr.

20. W. Egloff. *Le Paysan dombiste.* 78 fr.

21. A. Sjœgren. *Lexique français-guernesiais.* Sous presse.

En vente à la même Librairie :

W. von Wartburg. *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, 33 fascicules parus.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXXVIII.